

LE
FILM
COMPLET

TOUS LES
JEUDIS
20 FRS

A black and white photograph of two actors. On the left, a man (Jean Gabin) with dark hair and a serious expression. On the right, a woman (Marina Vlady) with light-colored hair styled in waves, looking slightly upwards and to the right. They are both wearing textured, possibly knitted, clothing.

CRIME ET CHATIMENT

avec JEAN GABIN, MARINA VLADY, ROBERT HOSSEIN

COTÉ CŒUR COTÉ JARDIN

AVIS à nos Lecteurs

Pour recevoir une réponse dans la rubrique, il est indispensable de joindre à votre lettre deux « bons-réponse » à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.

Réponses aux lettres :

JEAN-LOUP DES BOIS. — « Le moment est venu de faire sa cour à Leurs Majestés. Sire, je me déclare ton fidèle sujet, et ma vaillance de mousquetaire t'appartient. Prends Fanfan comme capitaine, et désigne les autres. Quant à toi, douce Reine, ma plus gracieuse révérence... Folle Gitano, vous représentez tout mon idéal féminin, tant au physique qu'au moral. Vite un mot ! (Mais c'est une déclaration !) Ainsi, Frivole Ondine, tu veux absolument me faire marcher ! A tous les coups, tes qualificatifs me font rougir de confusion ; et le pire, c'est que je me sens tout petit garçon auprès de toi. A toi mon meilleur souvenir. Amical bonjour à Sourire et chanter : comme il est agréable d'imaginer une jeune femme à travers ce pseudo ! Pour ce qui est des chanteurs, mes préférences varient selon l'inspiration. Mais je raffole de Maria Candido. Vous n'êtes pas romanesque, Nicou, mais vous traduisez la pensée de bon nombre de Courriéristes. Douces amitiés. Merci beaucoup, Cri-Cri, mais n'en jetez plus ! Poussin, ce pseudo vous va à ravir. Un dulce recuerdo por la sinorina Gai Pinson. Je félicite J. Ryan qui m'a devancé avec son éditorial, c'est pourquoi je demande à toutes les lectrices de donner leur opinion. N'est-il pas vrai, mesdemoiselles, qu'une jeune fille n'accorde que ce qu'elle veut bien, et qu'il ne faut pas juger les hommes sur un malentendu ? D'ailleurs, en d'autres termes, Chimène l'a déjà dit. Quant au problème que vous soulevez, ma chère amie, je pense tout de même qu'en cas de disparition d'un être cher la femme mariée est plus à plaindre que la fiancée. J'aime beaucoup Etchika Choureau, charmante Jo, et vous avez la même bouche qu'elle. Alors, le Vagabond sentimental, qu'attendez-vous pour nous revenir ? J'ai si longtemps rêvé de vous ! Je ne parle toujours pas de cinéma, car perdus dans le bled comme nous le sommes on ne peut pas voir de films. Heureusement qu'il y a le Film Complet ! »

Réponse. — Enfin revoilà notre « Jean-Loup des Bois », qui est, comme vous le savez ou ne le savez pas, mesdemoiselles, le « pin-up boy » du courrier. Et en tout cas, dans la rubrique, le recordman des suffrages féminins ! Je constate avec plaisir que tu nous restes fidèle, mon cher « Jean-Loup », et bien que tu ne parles pas cinéma je me devais de passer ta lettre, car il y avait longtemps que je ne te passais plus rien ; or tu bénéficies de la priorité militaire, comme tous ceux qui sont perdus dans le bled ! Enas-tu encore pour longtemps ? « Fanfan » est démobilité, et « Bel-Ami » aussi, je crois. Tu es en somme le dernier mousquetaire à ne pas être de la classe ! Bonnes amitiés de nous tous, et à bientôt.

C. A. 103. — « Je vous demande de m'accepter parmi vos amis. Je mesure 1m,74, pèse 71 kilos, cheveux noirs, yeux noisette, bientôt dix-neuf ans. Films récemment vus : Plus fort que le diable : nul, scénario décousu. Tant qu'il y aura des hommes : splendide, Clift surtout. Les Ponts de Toko-Ri : où le talent de William Holden est indéniable. La Poupée du Diable : ne voyez jamais les films que vous avez lus, et vice versa. Je pense que c'est préférable. (Pourquoi ?) Ingrid Isabella, prenez courage « Une femme sans courage est une lampe sans huile ». Amitiés. Comparer des femmes à des fleurs est délicat, mais essayons. Garbo : belle-de-jour. Kelly : lys. Bergman : rose. Morgan :

chrysanthème. Carol : lilas. Lollobrighida : géranium. Loren : coquelicot. Monroe : dahlia. Ouf ! Vous en aurez de toutes les couleurs ! Ainsi, Scarlett O'Hara, « pour arriver au but fixé, tous les moyens sont bons » ? Mais vous risquez fort de tomber sur le nez et de compromettre votre situation. Si Gina est l'actrice « la plus poseuse et la plus antipathique qui soit », vous êtes une pessimiste née où bonne et mauvaise ne font qu'un. Mais tout de même, vous êtes sympa. Quant à Princesse des Sables, elle prévient Cogito, ergo sum qu'il va y avoir du grabuge : je parie qu'elle en est déjà amoureuse ! J'oubliais de vous dire que je n'aime pas trop Brigitte Bardot », etc.

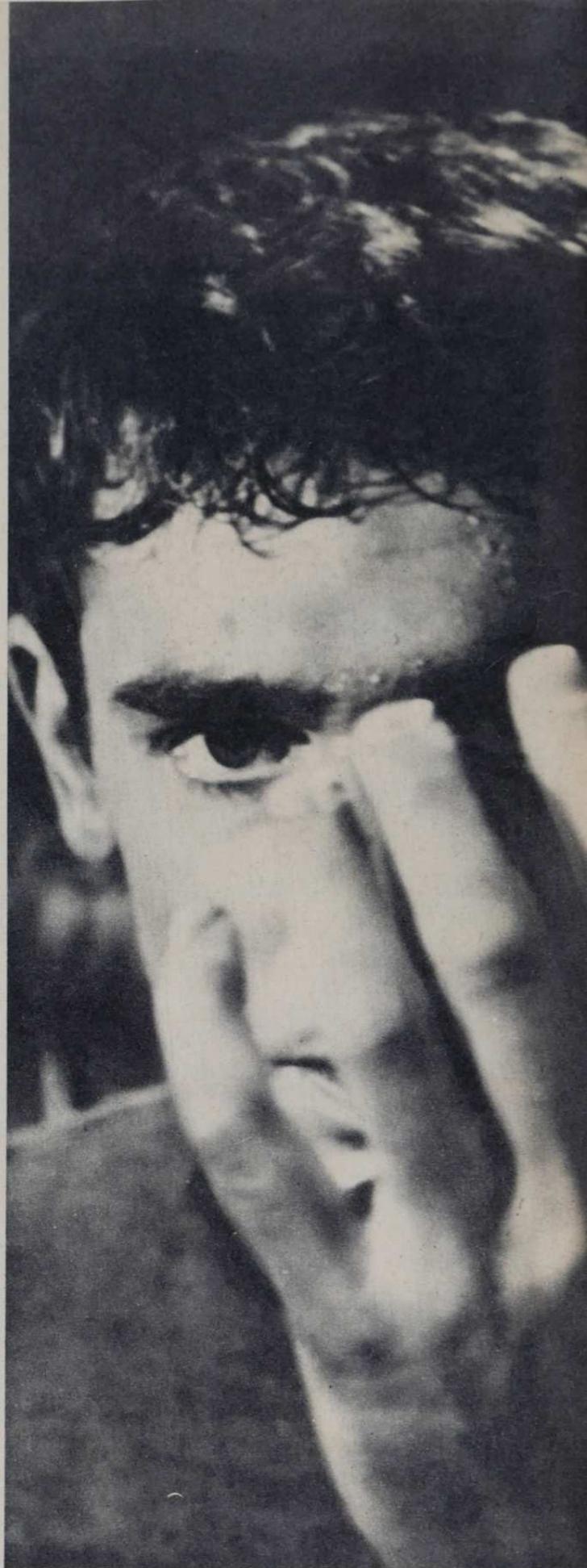
Réponse. — Soyez le bienvenu, cher nouvel ami d'Algérie. Vos considérations sur la femme, bien qu'un peu dures, méritent un éditorial. Pourquoi dites-vous qu'il ne faut pas voir les films qu'on a lus, et vice versa ? Je sais bien que l'on est souvent déçu par l'adaptation cinématographique de l'œuvre littéraire, mais tout de même j'estime qu'il est toujours intéressant, quand on connaît un succès de librairie, de voir ce qu'on en a fait à l'écran. En ce qui concerne le « Film Complet », beaucoup de nos amis préfèrent le lire après avoir vu le film. Quel est, à ce sujet, l'avis des Courriéristes ? Tyrone Power est né le 5 mai 1914, fils d'un acteur de théâtre qui s'appelait également Tyrone Power. Il mesure environ 1m,70. Là-dessus, je me sauve, mon cher ami, et ne soyez pas trop sévère pour les femmes ! Je pense d'ailleurs que vous ne l'êtes que sur le papier. Amitiés.

MINOUCHE. — « Un mot à ce vieux Brasier : mon cher, sur certains points je suis d'accord avec vous au sujet de l'égalité des sexes. Quant à ne pas être vos égales, alors pardon, j'estime qu'une femme qui reste femme vous est largement supérieure. Je ne parle pas, évidemment, des pouppées écervelées qui savent si bien minauder ! Autre chose : lorsqu'il vous arrive de « laisser tomber » une fille, ce n'est pas souvent de sa faute, ou plutôt si, c'est parce que vous n'avez pas pu obtenir d'elle ce que vous désiriez. Smith le Taciturne, connaissez-vous si bien Marilyn Monroe ? Remarquez que je ne lui jette pas la pierre et que je la trouve très jolie, mais tous ses films sont de vrais navets (oh ! oh !), sans rancune ! Derniers films vus : La loi des rues : formidable et très bonne interprétation. Gervaise : très bon film. Maria Shell est du tonnerre, mais tout est un peu trop long et lent. Amitiés à tous les Courriéristes et grosses bises aux préférés. » (sic. Mais comment sauront-ils qu'ils le sont ?)

Réponse. — Vous voyez que tout arrive, ma petite « Minouche », vos réponses comme le reste ! Pas grand-chose à vous dire, d'ailleurs, sinon que je suis un peu surpris de vous voir traiter les films de Marilyn de navets. Avez-vous vu « Niagara », « Comment épouser un millionnaire », « Rivière sans retour », « Sept ans de réflexion » et « Arrêt d'autobus » ? Si vous trouvez que tous ces films sont des navets, je ne sais vraiment pas ce qu'il vous faut ! Là-dessus, mille amitiés, et ne rouspétez plus autant dans votre prochaine lettre !

ONDINETTE. — « Je passe tout de suite aux messages. Poupée du diable, tout à fait d'accord avec vous quant à la cruauté des chansonniers vis-à-vis des acteurs ou chanteurs. Il en est de même d'ailleurs des imitateurs de vedettes (pas mon avis !). Exploiter le talent des autres pour son propre compte n'est pas très honorable. Que vous ayez entendu dire, lors de la reprise de Carnet de bal, que les acteurs d'avant guerre étaient meilleurs que ceux de maintenant ne m'étonne guère, car ce film comportait justement une distribution éclatante. Nous avons encore de très bons acteurs, mais aucun acteur de génie, alors que la période 1890-1920 en possédait

(Suite page 13.)



LE
FILM
COMPLÉT

43, rue de Dunkerque, PARIS-X^e

Téléphone : TRU. 09-92

ABONNEMENTS :

France : un an.. 780 fr. - Six mois.. 420 fr.

Étranger : un an.. 1.000 fr. - Six mois.. 500 fr.

CRIME ET CHATIMENT

Inspiré du roman de DOSTOIEVSKY.
Scénario et dialogues de Charles SPAAK.
Mise en scène de Georges LAMPIN.
Une production CHAMPS-ÉLYSÉES PRODUCTION,
présentée par PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA.
Film raconté par M. METTRA.

DISTRIBUTION :

Le Commissaire Gallet.....	JEAN GABIN.
Lili.....	MARINA VLADY.
Nicole Brunel.....	ULLA JACOBSSON.
Antoine Monestier.....	BERNARD BLIER.
René Brunel.....	ROBERT HOSSEIN.
M ^{me} Brunel.....	GABY MORLAY.
Jean Fargeot.....	GÉRARD BLAIN.
Pierre Marcellin.....	JULIEN CARETTE.
André Lesur.....	ROLAND LESAFFRE.
Thérèse Marcellin.....	YVETTE ÉTIÉVANT.
M ^{me} Orvet.....	GABRIELLE FONTAN.

DE lourds nuages couraient dans le ciel bas et semblaient prêts à choir sur les toits de la ville. Sous l'un de ces toits dominant une pauvre ruelle, il y avait une chambre tout imprégnée d'une odeur de moisi et d'une nudité sentant la gêne, la misère même. Seule image mettant un semblant de vie dans cet intérieur, la photographie de deux femmes : la mère et la fille, de toute évidence — devant la cheminée.

L'habitant de cette pièce était un jeune homme d'une maigreur pathétique, au teint plombé, au regard fiévreux. Ses mains gantées déroulaient, pour l'instant, une serviette posée sur le lit-divan découvrant ainsi un couteau à cran d'arrêt qu'il glissa aussitôt dans la poche du pardessus dont il était vêtu.

Un coup léger frappé à la porte le fit tressaillir et, en familial, un second jeune homme entra sans attendre de réponse. Celui-là avait un visage ouvert, intelligent et sympathique.

— Eh bien, René, dit-il, pourquoi ne m'as-tu pas apporté ta traduction à trois heures, ainsi que convenu ?

— Je ne l'ai même pas commencée. Je n'en peux plus de dégoût. Était-ce la peine de se bourrer le crâne pendant trois ans dans une Université, pour n'arriver à gagner misérablement sa croûte qu'en traduisant des romans policiers et des histoires d'assassinats ? Il leur en faut, à nos bons bourgeois d'aujourd'hui, des romans noirs à lire, les pieds au chaud dans leurs pantoufles. C'est passionnant le crime, c'est grisant le viol ! Ta société, tiens, je la vomis...

— Calme-toi, anarchiste, dit Jean Fargeot commençant à rassembler les feuillets épars sur la table. Ton boulot, c'est moi qui vais le faire, puisque nous collaborons.

— Anarchiste, il y aurait de quoi l'être, reprit René Brunel, et, si l'on ne manquait de courage, ce serait le moment d'en commettre un vrai de meurtre ; au moins ça rapporterait gros. Quand je pense qu'il y a des vieilles de ma connaissance, cousues d'or que leur avarice entasse pour rien, pendant que je ne puis continuer mes études faute d'argent !

— Regarde les photos de ta mère et de ta sœur, et qu'elles t'inspirent de moins sinistres réflexions.

Comme il soulevait le modeste cadre, il eut une exclamation de surprise :

— Tu te plains. Et ça ?

— Justement. C'est maman qui m'a envoyé ce matin un mandat de 20 000 balles. Mais je n'y toucherai pas. Si Nicole était ta sœur, accepterais-tu qu'à seize ans elle se fiance à un individu coussu d'or, lui aussi, mais de trente ans plus âgé qu'elle ? Je suis certain que l'argent vient du monsieur en question.

— Allons, allons, tâche de découvrir de moins dangereux moyens d'existence que celui dont tu parles. Pour ta sœur, d'accord, tâche qu'elle n'épouse pas le vieux. Ce serait dommage.

Il s'en alla et Brunel sortit derrière lui. Il marchait à grands pas comme poussé par une colère intérieure et il ne fit halte que devant un magasin à l'élégante vitrine, au-dessus de laquelle on pouvait lire l'inscription suivante en lettres gothiques :

Antoine Monestier.

Achat et vente d'antiquités chinoises, égyptiennes, gallo-romaines.

L'antiquaire, à ce moment, installait un objet dans la vitrine. L'étudiant tourna le bec-de-cane et pénétra dans la boutique.

— Je suis René Brunel, prononça-t-il sèchement.

Monestier était un homme ayant dépassé la cinquantaine, à la face empâtée et molle, aux yeux d'une indéfinissable couleur sous de lourdes paupières.

— Enchanté, dit-il. J'avais l'intention d'aller vous rendre visite.

Il tendait la main. Brunel ne la prit pas.

— Je viens vous rendre les 20 000 francs que vous avez remis à ma mère, probablement en guise de joyeuse entrée dans la famille, reprit insolemment le jeune homme.

— Je ne comprends pas, répliqua le commerçant très maître de lui. Vous savez que votre mère et votre sœur arrivent demain. Je leur avais envoyé une certaine somme pour les frais de voyage. Si M^{me} Brunel vous en a fait parvenir une partie, je l'ignorais.

— Monestier, trancha l'étudiant, il faut renoncer à épouser Nicole. Réfléchissez, elle n'a que seize ans.

— C'est sa jeunesse sans défense qui m'a ému.

— Ou plutôt qui vous excite, avouez-le, répugnant personnage !

— Nicole ne m'a pas caché votre... misanthropie et je lui ai promis de tout supporter de votre part. Je tiendrai ma promesse.

— Et moi, je me suis promis que ma

Sa nuit ne fut qu'un interminable cauchemar (p. 6).



M^{me} Orvet avait mis ses lunettes : « Ça ne vaut rien », déclara-t-elle (p. 4).

sœur ne vous épouserait pas. Nous verrons qui de nous deux aura le dernier mot, s'écria Brunel, qui s'élança hors de la boutique, en faisant claquer la porte derrière lui et en comptant sur une prochaine occasion pour restituer la somme.

Après avoir erré plus d'une heure, il finit par atteindre, dans une rue aussi sombre que celle qu'il habitait, une maison lépreuse de quatre étages, monta au troisième et sonna. Un judas fut tiré et, à travers le grillage, apparut le visage ridé et méfiant d'une vieille femme.

D'une voix sifflante, elle demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— René Brunel, un de vos clients. Je vous apporte une montre en or.

Du coup, M^{me} Orvet, la vieille usurière, déverrouilla sa porte, fit entrer le jeune homme.

Il tendit l'objet, annonçant :

— C'est la montre de mon père, elle est lourde.

Elle avait mis ses lunettes.

— Ça ne vaut rien, déclara-t-elle. Je vous offre 800 francs, les intérêts gagés d'avance sur trois mois.

Elle prenait des billets dans le secrétaire.

Le jeune homme, les mains toujours gantées dans les poches de son pardessus, parut hésiter. Puis il saisit l'argent et, sans même saluer M^{me} Orvet, sans fermer la porte, redégringola l'escalier.

Dans la rue, un peu plus loin, il y avait un modeste bistrot. Il y entra. Quelques tables étaient occupées. Gustave, le patron, derrière son comptoir, servait des clients. Un individu à face enluminée d'ivrogne s'approchait, tendant son verre vide.

— As-tu de quoi payer, Marcellin ? fit Gustave.

— Avoir de l'argent, c'est une chose ; avoir soif, c'en est une autre, riposta le poivrot de sa voix râpeuse.

Comprenant qu'il n'apitoierait pas le patron, en tanguant sur ses jambes, il alla de table en table, implorant un peu de vin. Rabroué partout, il aperçut enfin René installé au fond de la salle devant une bouteille qui venait de lui être servie.

Il s'avança vers le jeune homme :

— Monsieur, voulez-vous faire l'aumône d'un verre de vin à Pierre Marcellin, mauvais époux, père indigne, chassé de partout et n'osant pas rentrer chez lui ?

Comme Brunel considérait sans répondre ce déchet humain, Marcellin reprit :

— Qui ne dit mot consent.

Il s'affala sur la banquette près de l'étudiant, remplit son verre et parla :

— Je lis votre bon cœur dans vos yeux et vous allez comprendre. J'ai quitté ma famille il y a six jours en emportant les quatre sous qui nous restaient. Que voulez-vous ? J'ai déjà bu nos meubles, nos habits, nos souliers. Je sais pas comment ma pauvre femme — qui a la santé fragile — et mes gosses auront fait pour manger.

Il vida la bouteille, entre temps.

— Maintenant, reprit-il, où aller puisque, le drame, c'est toujours qu'il faut aller quelque part, n'est-ce pas ?

— Rentrez chez vous.

— J'oserais pas réparer devant Thérèse. Elle est faible de la poitrine, elle tousse. Jamais je le lui reproche. Vous voulez pas m'accompagner, lui expliquer que ma maladie, à moi, c'est l'ivrognerie, et que personne choisit sa maladie ? C'est Dieu qui vous la donne.

Brunel se levait et, soutenant le poivrot, quittait avec lui le café.

Ils arrivèrent devant une maison à la façade lézardée, noircie par les fumées, et qu'étaient des poutres.

— C'est encore heureux que la baraque soit pourrie, dit Pierre. Sans l'échafaudage qui la soutient, je la reconnaitrais jamais.

Brunel faisant mine de le quitter, Marcellin s'accrocha à son bras.

— Si tu m'abandonnes, je m'assieds par terre et j'attends.

— Tu attends quoi ?

— J'attends en attendant plus rien. C'est au troisième qu'on loge. C'est pas haut.

L'empoignant par l'épaule, le jeune homme se résigna.

A mi-chemin de l'escalier, encore plus branlant que la façade, Marcellin fit halte :

— A un ami, on doit tout confesser. Je t'ai pas encore parlé de Lili. C'est ma fille, l'aînée...

— Quel âge a-t-elle ?

— Dix-huit ans.

— Bon, n'explique rien, j'ai compris.

— Ben, Lili, à force de voir qu'il y avait pas d'argent, d'entendre les petits pleurer, elle a fait... ça. Un soir, elle est rentrée avec 3 000 francs. Un vrai père, il se serait tué. Moi... j'ai pris l'argent tout en promettant à Dieu de plus jamais boire. Seulement, j'ai recommencé. Je te dégoûte, hein ?

Il s'animait peu à peu, élevait la voix :

— Pourtant, je crois qu'à tous les poivrots Dieu pardonnera. Ah ! Je nous vois tous, de tous les pays, les blancs, les noirs, les jaunes, arrivant là-haut, tremblant de peur. Eh bien, Dieu nous dira : « Bande de salauds, vous n'avez pas honte ? Allons, entrez tout de même. »

Une porte s'était ouverte à l'étage au-dessus et une voix de femme lança :



— C'est encore heureux que la baraque soit pourrie, dit Pierre. Sans l'échafaudage qui la soutient, je la reconnaitrais jamais (p. 4).

M^{me} Brunel accueillit son fils avec une tendresse inquiète (p. 5).



— T'as fini de crier comme un perdu ?
 — C'est Thérèse, me quitte pas, fit tout bas Pierre.
 Il grimpa les dernières marches tout haletant.
 — Je veux bien rentrer, dit-il, à condition que tu cries pas trop.
 — Il faudrait pour ça qu'il me reste des forces, riposta Thérèse.
 Appuyé au chambranle, Brunel vit une pièce sombre, meublée de deux sommiers posés à même le plancher. Sur l'un d'eux, deux enfants dormaient sous des guenilles. L'unique table supportait une lessiveuse dans laquelle Thérèse disposait du linge. Marcellin avait ôté son veston, le lançait sur l'autre sommier. Les enfants, réveillés, vinrent se jeter dans les jambes de leur père. Thérèse se fâcha :

— Laissez donc tranquille votre papa chéri, cette ordure qui me fait mourir à petit feu.

Pitoyable, Marcellin gémit :

— Ils vont plus me respecter. C'est mieux que je reparte.

Brunel s'était approché doucement de la cheminée, y posait sans être vu les vingt mille francs et s'esquiva. Marcellin essaya de le rattraper, se pencha par-dessus la rampe du palier :

— Merci d'avoir eu pitié de moi. Si tu as jamais besoin de Marcellin, au moindre signal, j'accours.

Il se penchait de plus en plus.

— Prends garde à l'escalier, c'est une maison pourrie.

Il y eut un craquement sinistre; la rampe avait cédé sous le poids de l'ivrogne, qui fut précipité en bas sur les carreaux de l'entrée.

Dégingolant les dernières marches, René courut vers le corps étendu sur le dos et à la face soudain blêmie, aux paupières closes.

— Marcellin, mon vieux, tu m'entends ? fit-il. C'est moi, ton ami. Bouge pas. On va te tirer de là.

Un nom s'échappa des lèvres de Pierre :

— Lili.

Thérèse et des voisins dévalaient les degrés de l'escalier avec des exclamations d'effroi. René sortit et prit la direction du fleuve. Il savait que c'était sur un certain quai que se tenaient, d'ordinaire, celles que l'on nomme « les marchandes d'illusion ». A la première qu'il rencontra, il s'enquit de Lili. Avec une moue dédaigneuse, elle l'informa que Lili était la dernière, le bout du quai lui ayant été assigné selon les règles du code régissant la... corporation. Il atteignit, au bord de l'eau, un endroit mal éclairé, exposé au vent. Distinguant une mince silhouette qui allait et venait, il appela :

— Lili!

Elle s'approcha, surprise de son nom prononcé par cet inconnu.

Il dit très vite :

— Nous ne nous sommes jamais vus. Seulement, ayant rencontré votre père dans un café, je l'ai ramené chez lui. Il est tombé dans la cage de l'escalier. Il vous réclame... Venez.

Elle esquissait un grand signe de croix et le suivait en hâte.

— Il faudrait prendre un taxi, dit-il quand ils furent dans l'avenue. Je n'ai pas de quoi vous l'offrir.

— Ne vous en préoccupez pas. Je puis régler.

René siffla une auto qui passait, ouvrit la portière, tendit la main à la jeune fille.

Elle la prit, un peu étonnée de ce geste auquel ne l'avaient pas habituée les clients. Ils se regardèrent, subitement attendris comme deux êtres chers se retrouvant après une longue suite d'années et de nuits.

Elle avait des boucles pâles, un visage diaphane, des yeux clairs. Tout paraissait en elle clair... et pur... Était-il possible qu'elle fût... cela ?

Doucement, il l'installa dans le taxi et, quand le véhicule démarra, il regarda s'éloigner la petite lumière, la gorge serrée d'une étrange émotion.

Ne voulant pas rencontrer Monestier, Brunel, le lendemain matin, pria Jean Fargeot d'aller recevoir à sa place, à leur descente du train, M^{me} Brunel et Nicole. Jean et la jeune fille ne s'étaient encore jamais connus qu'en photographie. Tout de suite, ils se sentirent attirés l'un vers l'autre et, tandis que l'antiquaire s'occupait des bagages avec M^{me} Brunel, Nicole interrogea :

— Si René n'est pas venu à la gare c'est à cause de M. Monestier, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le jeune homme.

— Il a donc toujours sa mauvaise tête, ses brusques colères et ses silences encore plus effrayants ?

— Il faut essayer de le comprendre. C'est un être que torture, dans tous les domaines, la soif de l'absolu et qui se heurte, chaque jour, aux contradictions de sa propre nature; que les lois sociales, telles qu'elles existent, révoltent puisqu'elles ont fait de lui, ainsi que de tant d'autres, un vaincu. Il faudrait pouvoir lui rendre le goût de la lutte. Nous essaierons ensemble, si vous le voulez bien, puisque nous l'aimons tous deux.

Elle le remercia d'un grave sourire et il prit congé au seuil de la pension de famille



— Pourquoi votre boîte, elle est tellement ficellée ? questionna l'usurière (p. 6).

où Monestier avait retenu des chambres pour les deux femmes. Puis il rejoignit René chez Gustave, à l'enseigne pittoresque du *Tonneau Percé*.

Fargeot fit un éloge enthousiaste de Nicole.

— Ta sœur est très fine, conclut-il. Si elle épouse Monestier, c'est surtout à cause de toi, afin que tu puisses reprendre tes études et arriver à une situation enviable.

— J'irai le voir cet après-midi, vers quatre heures. Viens avec moi.

— Entendu, je vais le leur téléphoner.

Pendant que Fargeot demandait la communication, un client proposait à Gustave l'achat d'une chaîne en or. Le cafetier refusa tout en conseillant à l'homme d'aller voir M^{me} Orvet.

— J'en viens, répondit ce dernier. Personne ne m'a répondu.

Un buveur intervint :

— Elle est allée toucher ses loyers en banlieue. Elle sera chez elle à six heures.

René n'avait pas perdu un mot de ce colloque. Très agité, sans attendre le retour de son camarade, il partit courir la ville jusqu'à quatre heures. Lorsqu'il arriva à la pension, Jean s'y trouvait déjà, ainsi que Monestier, et Nicole servait le thé.

M^{me} Brunel accueillit son fils avec une tendresse inquiète. Elle le trouvait pâle, préoccupé. Il s'emporta. Préoccupé, il pouvait l'être à bon escient. Il s'opposait formellement au mariage de sa sœur avec l'antiquaire. Il ne voulait pas que la jeune fille sacrifiât sa jeunesse, son avenir, pour les tirer de la gêne, sa mère et lui. Il n'eut que des mots insultants pour Antoine :

— Regardez-vous dans une glace, lui cria-t-il, dans dix ans, vous serez un vieillard. Et vous jouez au personnage délicat, généreux, si plein de fric et de grandeur d'âme ! Tenez, je m'en vais. Maman, je ne reviendrai que lorsque j'aurai le droit de le foutre à la porte.

Il disparut, laissant M^{me} Brunel en larmes, Nicole désespérée.

L'antiquaire, qui avait conservé un calme imperturbable, dit à M^{me} Brunel :

— Ne pleurez pas, madame. Je sais parfaitement que je ne suis plus jeune, que je n'ai jamais été beau, et si la sécurité que je puis

— C'était de l'argent qui me brûlait les doigts, assura René (p. 6).





Brunel informa le commissaire qu'il venait lui donner un renseignement (p. 10).

vous apporter fait le fond du sentiment que Nicole a pour moi, je l'accepte tel quel. Cependant, permettez que je me retire. Cette scène m'a un peu bouleversé.

Il s'en alla, très digne.

Jean s'était tenu à l'écart près de la fenêtre.

— Monsieur Fargeot, gémit la pauvre mère, je regrette le si désagréable moment qui vous a été imposé.

— Il ne s'agit pas de moi, madame. M'autorisez-vous à donner un conseil à M^{lle} Nicole ?

— Volontiers, je ne sais plus à quel parti me résoudre.

— Nicole, fit-il, nous nous connaissons seulement depuis ce matin. Ne m'en veuillez donc pas de me mêler d'une question aussi intime.

— Parlez, j'ai une extrême confiance en vous.

— Alors, à aucun prix n'épousez Monestier.

Six heures venaient de sonner lorsque Brunel sonna à la porte de M^{me} Orvet. Il y eut un bruit de pas à l'intérieur de l'appartement et le volet du judas glissa dans sa rainure.

— Encore vous ? fit l'usurière.

— Je vous apporte une croix en or et sa chaîne, une véritable occasion.

La vieille le fit entrer, refermant comme d'habitude la porte au verrou.

— Où c'est ? demanda-t-elle, se tournant vers l'étudiant.

— J'avais peur de les perdre. Je les ai mises dans une boîte.

De sa main gantée, il tendait à M^{me} Orvet une petite boîte enveloppée de papier et ficelée dans tous les sens.

Il y avait, à la fenêtre, une cage d'oiseaux et les serins chantaient à gorge déployée.

— Pourquoi votre boîte elle est tellement ficelée ? questionna l'usurière. Il va falloir m'user les yeux à défaire les nœuds.

— Excusez-moi, je ne sais pas faire les paquets. Il vous faudrait un couteau.

— Faites jamais ça, s'exclama-t-elle, ça porte malheur.

Pendant qu'elle s'acharnait sur les nœuds, il avait entrouvert son pardessus.

Elle s'inquiéta brusquement :

encore lorsque, coulant sous le tapis de table, il aperçut une traînée sanglante qui progressait, peu à peu, vers la porte qu'une grêle de coups de poing ébranlait maintenant.

De la cage de l'escalier monta la voix d'un locataire :

— En avez-vous fini avec ce boucan ?

Le client — c'était celui qui avait proposé à Gustave la chaîne en or — riposta :

— Pourquoi elle ouvre pas, la vieille. Elle y est, puisque le verrou est mis à l'intérieur.

— Si elle a pas envie de recevoir, ça la regarde.

Indifférent, le locataire du premier étage avait dû rentrer chez lui.

De l'autre côté du mur, René allait au secrétaire, s'emparait d'un buvard, mettait un genou en terre pour étancher le sang.

Les coups avaient cessé, les marches de l'escalier craquaient sous les pas de l'homme qui redescendait. De ses mains toujours gantées, Brunel s'en fut tirer le verrou, entrebâilla la porte. Tout étant redevenu silencieux, il se risqua dans l'escalier. Mais, comme il arrivait au second étage, des voix montèrent de nouveau jusqu'à lui. Il y avait, sur ce palier, un appartement en réfection dont les peintres étaient partis laissant tout ouvert afin que la peinture séchât plus vite. René s'y réfugia. A l'abri derrière le battant de la porte, il ôta ses gants, ramassa un journal traînant sur le parquet, les y enveloppa, les enfouit dans une autre poche.

Le client de Gustave — un entêté celui-là — était allé chercher le concierge et gravissait en sa compagnie l'escalier. Lorsque Brunel les entendit atteindre le troisième, il s'esquiva sans s'apercevoir que, dans sa hâte, en voulant prendre une cigarette, des boucles d'oreilles étaient tombées de sa poche.

Certain de n'avoir été aperçu par personne, il se dirigea vers le fleuve proche et y jeta les gants, puis rentra chez lui, se jeta tout habillé sur son lit. Sa nuit ne fut qu'un interminable cauchemar. Au matin, un coup léger, hésitant, le tira de sa torpeur. Il se précipita vers la glace de sa toilette, lissa ses cheveux hirsutes, contemplant, avec une sorte de curiosité morbide, ses mains avant de se décider à ouvrir ; et il se trouva face à face avec Lili.

Elle semblait pouvoir à peine parler. Enfin, elle dit :

— Mon père est mort. Ma belle-mère, à moitié folle, a mis aux petits des plumes sur la tête, est descendue dans la rue avec eux, les obligeant à chanter et les accompagnant en tapant sur une casserole, sous prétexte de mendier aux passants la somme nécessaire aux funérailles. Mais moi, j'ai trouvé les 20 000 francs. Thérèse ne les avait même pas vus. Vous les avez oubliés ou vous les avez donnés ?

— C'était de l'argent qui me brûlait les doigts. Pas besoin de me remercier.

— Et il ne vous restait pas de quoi payer un taxi... Il faut que vous soyez vraiment bon pour avoir eu pitié de mon pauvre père. Eh bien, si, un jour...

Il l'interrompit, un amer sourire aux lèvres :

— Si, un jour, René Brunel, mauvais fils et mauvais frère, a besoin de pitié, c'est vous qui lui tendrez la main, n'est-ce pas ? Merci.

Il ne put supporter l'éclat des pupilles lumineuses qui le fixaient avec une reconnaissante et timide tendresse.

— Sauvez-vous, dit-il, et employez cet argent à payer à Marcellin un enterrement convenable, à soigner la mère et les gosses.

La nouvelle du crime, cependant, s'était au matin répandue dans tout le quartier, et Gustave voyait défiler dans son estaminet pas mal de curieux. Parmi eux s'était présenté un personnage d'âge mûr, d'allure



Le commissaire entraînait Noblet (p. 10).



Une idylle se nouait en réalité entre Jean et Nicole (p. 10).

affable et sympathique, malgré des lèvres et un menton singulièrement volontaires. Tout en commandant une tasse de café, il avait montré ses papiers au patron qui lui expliquait en cet instant :

— Dans notre quartier y a que des miséreux. Eh bien, la mère Orvet, de toutes ces misères, passait pour avoir le génie d'en tirer un fameux magot. Ce qui lui est arrivé n'est donc pas étonnant. Combien de fois j'ai vu des gens, qui sortaient de chez elle, s'arrêter ici en jurant qu'ils auraient sa peau.

— Il serait donc intéressant de savoir qui s'en plaignait hier.

A cette question précise, Gustave s'effaroucha :

— Vous savez, on râle en buvant un verre, mais je peux pas me souvenir de toutes les conversations, ni connaître tous les noms.

Un paquet de journaux sous le bras, Brunel faisait irruption dans la salle, masquant ses sentiments intimes sous une crânerie de commande.

— Gustave, lança-t-il, un café noir et bien arrosé à la bonne santé de M^{me} Orvet.

— A votre service, monsieur René, répondit le cafetier prenant une grande tasse.

— Décidément, la chère disparue n'avait que des amis, insinua à haute voix le monsieur appuyé au comptoir.

— Est-ce qu'on s'inquiète d'un rat aujourd'hui vivant, demain crevé? Quelle différence?

— Pour le rat, elle est considérable, fit observer l'inconnu.

Gustave crut bon de prévenir le jeune homme.

— Monsieur ne défend pas le point de vue des rats, mais celui des poulets.

D'un mouvement plein de défi, René s'inclina :

— Monsieur est de la police?

— Je m'en excuse : commissaire Gallet.

— Si on a tué la vieille pour la voler ça a dû rapporter gros au voleur.

— Erreur, jeune homme. C'était un excellent assassin. Il y est allé d'un seul coup et il a frappé de face. Quand l'autre vous regarde opérer, c'est plus calé! Après, il a perdu le nord... un amateur, quoi! Il n'y a gagné que des bijoux de pacotille! Mais vous êtes plus aimable que le patron. Puis-je vous demander...

Brunel trancha :

— Je n'étais pas là, monsieur.

Et il alla s'asseoir à une table éloignée.

Le commissaire, s'adressant à Gustave, interrogea :

— Qui c'est?

— Je l'ai seulement vu deux ou trois fois.

— Bizarre que vous vous appeliez déjà par vos prénoms... C'est René... comment?

Le jeune homme avait déplié les quotidiens et les parcourait. En sifflotant, Gallet vint s'installer à la table voisine.

René releva la tête :

— Il y avait dix millions dans le matelas, fit-il d'une voix un peu étranglée.

— Cette histoire semble vous intéresser beaucoup, fit observer le commissaire.

— Pas vous?

— Dans le métier, on est blasé. Et puis, le crime d'un voyou.

— D'un voyou? Vous trouvez? Mais un individu de cette espèce aurait choisi un commerçant, un encaisseur. L'assassin s'en est pris à une femme qui était une vieille canaille, donc il a choisi.

— Il a choisi le plus facile.

— Et vous pensez qu'un voyou aurait couru les risques d'un acte pareil et raté les millions sous le matelas?

— Votre point de vue est intéressant, monsieur Brunel, mais ce ne sera pas celui de la police.

René avait tressailli.

— Vous ne vous appelez pas Brunel? reprit aimablement le commissaire.

— Si.

— Eh bien, monsieur Brunel, je constate que vous êtes un garçon instruit, que vous parlez facilement. Un étudiant sans doute, que ses tendances philosophiques incitent à imaginer les réactions du meurtrier.

— Exactement.

— Bien. Représentez-vous M^{me} Orvet en face de vous... en train de défaire la boîte si bien ficelée qui ne contenait rien. Vous sortez le couteau, vous l'ouvrez et vous frappez... proprement!

Non, n'est-ce pas, vous ne pourriez pas... Crime de voyou, je vous le répète, et je parie que ce voyou, nous le tenons déjà...

— Alors, que faites-vous ici?

Une expression d'étonnement parfaitement jouée se répandit sur la physionomie de Gallet :

(Suite page 10.)



Assis sur un tabouret au milieu de la seconde pièce, il y avait Gallet (p. 10).

— Le châtiment n'est rien, disait Lili. C'est le pardon qui délivre (p. 11).



leslie caron cendrillon de l'écran

La vie, la carrière, et les rôles de Leslie Caron semblent tous faire partie du monde des contes de fées. Sa mère était danseuse d'origine américaine et s'appelait Margaret Petit-Caron. Son père était chimiste. Sans savoir qu'elle brillerait un jour à Hollywood, Leslie décida cependant, très jeune, qu'elle serait danseuse « comme maman ». Elle faisait encore ses études au couvent de l'Assommoir quand elle fut découverte par un directeur de spectacles dont elle était la vedette. Il est vrai que leur théâtre était le jardin maternel et les spectateurs les parents et les enfants du voisinage.

Gene Kelly, né à Paris, passe, pendant la guerre, quelques années à Cannes, mais, dès la libération, revient dans la capitale et se remet à la danse, s'entraînant au Royal Ballet, au conservatoire du Conservatoire national de Paris, au théâtre de la Comédie-Française, au théâtre de la Madeleine, au théâtre de la Renaissance. Roland Petit lui propose de jouer dans ses ballets. Dès son apparition, par sa classe et sa personnalité, elle obtient un vrai triomphe. Il y a même un spectateur plus emballé que les autres. Il se nomme Gene Kelly. On commence à parler de lui en Amérique. Il n'a pas de film en vue, mais il veut sauter Leslie après la représentation de son prochain ballet. Elle fera donc à d'ailleurs cette regrettable habitude, la gloire, venus, et les journaux trop indiscrets quelquefois en paillardent.

Gene Kelly, au lieu de s'en vexer, sourit. Ce trait de caractère n'est pas pour déplaire à un Américain.

Mais la petite sauvage qui est Leslie Caron s'appropriera un peu en parcourant le Royal Ballet de Paris et le Conservatoire de Paris. Elle y a en elle le démon du théâtre, qui, quelquefois, se bat avec son démon de la danse, et si elle triomphe en ballerine au théâtre de l'Empire, elle soupire quelquefois en passant devant les scènes des boulevards.

Marcel Carné fallit lui donner sa chance dans « Juliette ou la cléf des songes », mais ce n'est pas de cette féerie-là que Leslie sera la vedette. Elle y a en elle le démon du théâtre, qui, quelquefois, se bat avec son démon de la danse, et si elle triomphe en ballerine au théâtre de l'Empire, elle soupire quelquefois en passant devant les scènes des boulevards.



C'est un nouveau visage que nous offre Leslie Caron, qui vient d'être présentée avec « Un Américain à Paris » ou « Lili ». Sans boucliers, elle a l'air « déglacé », mais ne manque pas de personnalité. (M.-G.-M.)

Oui, Leslie voudrait être comédienne, mais elle se dit que jamais elle ne réussira. N'est-elle pas bridée par son épouvantable timidité ? Par la danse, elle peut l'oublier. Après quelques entrechats, elle ne pense plus qu'à la musique et se laisse emporter. Mais aborder un public avec de parler, des gestes, le sentir vous regarder, vous écouter, oh ! non, elle n'osera jamais. Comment les mots sortiront-ils de sa bouche ?

Et Leslie, pour oublier, danse de tout son cœur.

C'est là que resurgit Gene Kelly. Il est devenu grand acteur et grand chorégraphe. Il cherche une danseuse à la fois ingénue et spirituelle pour lui donner la réplique dans « Un Américain à Paris ».

Leslie se souvient qu'elle lui avait plu, mais elle ne saurait le relancer et se confie à Gene Kelly. Elle est si timide, elle est si réservée, elle est si soumise d'elle et elle se laisse les premiers pas.

Heureusement, c'est là que la chance entre définitivement dans la vie de Leslie et vient à jouer le rôle de la bonne fée ; Leslie est programmée à Paris. Gene Kelly est tenté par l'affiche et Eddie Consantini est dans la salle. Il connaît Gene et Leslie. C'est lui qui fera les présentations, mais Gene Kelly n'a pas le temps de faire connaissance avec Leslie, elle a déjà le bout d'assiette qui lui sert de Vincente Minnelli, et voilà le nom de Leslie Caron lancé dans Paris.



Elle danseait avec Fred Astaire dans « Papa longues jambes », ou la petite collégienne pauvre découvrait la fortune et l'amour grâce à une rencontre miraculeuse. (fox)

Leslie Caron, si jolie lorsqu'elle tourne dans « Un Américain à Paris », fut avant tout une danseuse. Elle a fait de ce métier, qui lui menait au cinéma.



Pour beaucoup, elle resta la Cendrillon de l'écran, la petite française qu'un grand coup de chance a transformée en star. (M.-G.-M.)

A Londres, elle retrouve la scène et le succès, avec la « Gigi » de Colette, qu'elle est allée créer à Paris. Après Danièle Delorme en France et Audrey Hepburn à Hollywood, Leslie prête son curieux visage à cette héroïne.

Et... Huit à nouveau l'amour... Leslie épouse son metteur en scène Joe Mankiewicz.

Son cœur se fixe à Londres, aussi ac-celle boudé et trépanné lorsque Hollywood lui a donné l'ordre de revenir.

L'amour, en rendant à Leslie ses illusions, lui rendra peut-être aussi sa légèreté et le goût des piroquettes, afin de relâcher sa patrie du travail à sa patrie du bonheur.

Simone VIDAL

LA SEMAINE PROCHAINE :

GEORGES RIVIÈRE



Elle danse avec Michael Wilding (l'homme) dans le film « Lili », dans lequel film elle incarne Cendrillon. (M.-G.-M.)

Dans « Gaby », elle aborde un personnage très dramatique, pas ingénu, bien que très sage au début et beaucoup moins à la fin du film. Mais, là encore, elle distille de bon cœur sur un autre rythme. (M.-G.-M.)



Elle est revenue à son désir d'être avant tout une comédienne, et elle se lance, cœur et âme perdus, dans cette étude.

Jean Renoir fait appel à elle pour incarner son héroïne, « Orvet », sa première pièce, qui est créée au théâtre de la Renaissance et délaissée momentanément Hollywood. Leslie revient vers nous. Elle a toujours adoré Paris, sa ville natale, les quais de la Seine et les vieux monuments.

Son cœur bat elle va faire ses débuts sur scène, en vedette. A-t-elle vaincu, en tant d'années de travail et de succès, son terrible trac ? Le public parisien l'attend avec curiosité. Il la savait ballerine. Il la découvre dans les films de Hollywood, et cette histoire de Cendrillon moderne lui semble trop américaine pour concerner une vraie Parisienne. Mais elle a peut-être apprécié le rôle de Lili et l'on voit qu'elle a tenu ferme dans ses rôles, si froids, si silencieux (oh ! combien), avec sa terrible coiffure qui la transforme.

Ce n'est plus Lili... Ce n'est plus Leslie... Est-ce Orvet ? Elle refuse la Presse. Médite-t-elle sur son chagrin d'amour ou bien n'appartient-elle qu'à son personnage futur ?

Elle joue de toute son âme. C'est important pour elle. Un rôle important pour elle. Elle ne veut pas que l'on dise qu'elle a joué un rôle de comédienne et que ceux qui manquent d'audace n'aient pas la jouer. Elle se reploie encore davantage, mais ceux qui parviennent à l'approcher subissent le phénomène Leslie Caron : c'est une nature qui se dégage de la petite ballerine d'hier. Elle n'est plus ingénue, ni irréaliste. Elle est une autre...

Reparée à Hollywood, elle reprend (et c'est dommage) le rôle tenu par Gene Kelly dans « Lili ». Elle est si belle, si jeune, si fraîche, si charmante, si intéressante, si originale que l'on croit aux miracles dans « Papa longues jambes ».

Elle est sévère et sage. C'est là son nouveau personnage. Leslie, qui a senti ce qui se passe en elle, a fait part de sa résolution de ne plus danser. Elle ne croit plus aux contes de fées. Peut-être la souffrance, peut-être l'expérience lui ont-elles apporté ce relief dramatique.

On ne veut plus être qu'une comédienne, maîtresse de son art. Et son public, qui assiste avec curiosité à sa métamorphose, semble ne pas trop vouloir y croire.

comme une fusée... Elle devient, elle qui rêvait de jouer la comédie, vedette dès son premier film.

De cette épreuve, elle se sortira merveilleusement. Il faut dire qu'elle était charmante, souple, avec un corps parfait, de longues jambes, et ce curieux minois aux yeux ronds, aux lèvres gourmandes et au nez petit, sous une jolie coiffure bouclée.

Elle décroche un contrat à la M.-G.-M. à Hollywood.

La voilà au pays des rêves. Elle tourne « Lili », une charmante légende avec Jean-Pierre Aumont et Mel Ferrer. C'est un nouveau succès. Elle apparaît en amoureux petit souillon apeuré et puis, miracle, en une ravissante danseuse dans de trop courts séquences. À la fin du film, elle est sage, mais dans le rôle de son premier film, elle a déployé toutes les facettes d'une vraie comédienne.

Elle a réussi ce prodige d'être passée en une piroquette, de la danse à la comédie pure.

Après, il y avait eu « L'Homme au manteau noir ». « La Ruelle du péché » et « Histoire de trois amours » (encore un personnage qui a fait beaucoup de bruit).

Un bonheur n'arrive jamais seul, le prince charmant fait partie de la légende. Il surgit lui aussi. Il a nom Georges Hormel jr, et, comme tous les Américains (ou presque), il est très riche. Leslie est comblée.

Plus heureuse, plus légère, plus irréaliste que jamais, elle continue de danser, incarne cette fois une vraie Cendrillon dans « La Pantoufle de verre », puis une orpeline qui croit aux miracles dans « Papa longues jambes ».

Leslie a dansé... Leslie a aimé... Soudain, en même temps que les sunlights à la fin d'un beau film, tout semble s'éteindre pour elle. On apprend que son mariage était une erreur. Leslie divorce. La troupe de ballets de Roland Petit, qui dansait à Hollywood, se propose de l'engager à Paris. Elle refuse. Elle veut être plus, elle veut être autre. Elle suit les cours d'art dramatique de Ella Kazan, avec Marlon Brando, James Dean et Julie Harris.



On enterrait Marcelin (p. 11).

— Moi ? Je prends un café et je cause avec vous !
René se mit debout. Il appela :
— Gustave, je n'ai pas le rond. Porte mon café sur l'ardoise.
Puis il sortit.
Gallet revint au comptoir :
— Ce M. Brunel... qui n'a pas le sou... a chez vous une ardoise importante ?
— Pensez-vous, à peine 1 000 francs. Je ne fais pas de crédit.
Ainsi commença entre le commissaire Gallet — dont la perspicacité était rarement en défaut — et René Brunel un duel d'autant plus tragique qu'il était aussi secret qu'impitoyable, et que nul n'en eût pu prévoir le vainqueur.
Au cours de cet après-midi-là, Monestier vint frapper chez Brunel. Ne recevant pas de réponse, il essaya la poignée de la porte qui céda n'étant pas fermée à clef. La pièce était vide. Attiré par la photographie représentant Nicole et sa mère, l'antiquaire s'en approcha. C'est alors qu'il aperçut, à côté, la montre en or qui faisait partie des bijoux dérobés chez l'usurière et dont tous les journaux donnaient la liste détaillée. Il l'emporta... pendant que René était occupé, à la même minute, à enterrer dans un terrain vague lesdits bijoux.
Les peintres occupés à la réfection du logement du second étage dans la maison du crime avaient été logiquement soupçonnés les premiers et l'on avait trouvé sur André Lesur, le plus jeune, la paire de boucles d'oreille que Brunel avait laissé tomber en fuyant et que Lesur avait ramassée au matin, ignorant encore l'assassinat. Il avait été donc arrêté et Renaud et Noblet, deux inspecteurs, lui faisaient subir, depuis, un interrogatoire serré, persuadés qu'ils tenaient en lui le coupable.
Gallet laissait faire, car il avait son plan. C'était un fin psychologue. Tous ses soupçons étaient désormais centrés sur l'étudiant et il comptait jouer avec l'orgueil démesuré qu'il pressentait en Brunel avec, aussi, son goût morbide pour le malheur, dans le but de le réduire à merci.
Il ne fut pas trop surpris de voir le jeune homme se faire annoncer dans son bureau vers la fin de l'après-midi. Brunel l'informa qu'il venait lui donner un renseignement dont il avait oublié de lui parler le matin, révélant qu'il était en relations avec l'usurière et était allé engager chez elle une montre la veille du crime.
— Je suis au courant, pour la montre, assura Gallet. Cela vous

Tout en se versant du whisky, Monestier reprenait... (p. 11).



étonne ? Réfléchissez. Une M^{me} Orvet qui fait les cartes, du recel, de l'usure, a une comptabilité à notre intention. Nous avons retrouvé son petit carnet. Pour votre montre, vous n'avez pas de chance. Elle est dans les objets volés. Faites une déclaration sur papier libre afin de la récupérer éventuellement. En ce qui concerne votre visite, puisque c'était la veille de l'assassinat, elle ne nous intéresse pas. J'ai seulement une proposition à vous faire. Puisque vous êtes venu me voir spontanément, permettez-moi de vous rendre votre visite... immédiatement.

— Une perquisition ?
— Quel grand mot ! Juste un coup d'œil.
La perquisition effectuée par le commissaire et Noblet ne donna rien. Ils allaient se retirer quand on frappa.
— Entrez, cria Gallet.
Monestier se tenait sur le seuil.
— Je vous dérange, dit-il à Brunel.
— Pas moi, ces messieurs peut-être qui sont à la recherche des bijoux de la vieille Orvet ?
S'adressant aux policiers, le visiteur dit :
— Je suis Antoine Monestier, antiquaire, 18, rue de l'Archevêché. Je me porte garant de l'honorabilité de René Brunel, qui est un ami, passez un parent.
— Très aimable de votre part, mais nous avons fini, assura le commissaire.
Il entraîna Noblet.
Dès qu'ils se trouvèrent seuls dans la chambre, Monestier parla :

— J'ai vu Nicole tout à l'heure et constaté en elle un revirement complet. C'est à vous que je le dois. René, il me faut Nicole ou de petites filles en petites filles de plus en plus jeunes, je finirai par avoir des ennuis... Je suis venu une fois déjà aujourd'hui. Vous étiez sorti, mais votre porte était ouverte. Vous êtes-vous aperçu de la disparition de votre montre ? Ne vous en inquiétez pas. C'est moi qui l'ai... Un petit secret de famille... Il y en a comme cela dans les meilleures...
— Monestier, allez-vous-en ou je ne sais pas ce qui va se passer.

— Vous n'allez pas recommencer, voyons ? Pas tous les jours. Il serait tellement plus intelligent d'aller trouver Nicole et de lui dire qu'après une franche explication j'ai gagné votre estime. Seulement, ne tardez pas trop. Votre sœur me plaît à tel point qu'il ne faut pas jouer avec des sentiments aussi... violents. D'ailleurs, si cela peut vous mettre à l'aise, laissez-moi vous faire une confidence. Ma femme s'est tuée. J'y ai un peu... aidé. Alors, on se serre la main ?

Mais Brunel n'avait pas bronché.
En réalité, une idylle se nouait entre Jean et Nicole. Tous les prétextes étaient bons au jeune homme pour se rendre à la pension de famille. Il prenait les mains de Nicole :

— Vous l'épouseriez ? insistait-il en parlant de l'antiquaire.
Elle ne savait plus que décider.

René, désolé, la physionomie crispée, errait à travers la ville, poursuivi, harcelé par les remords. Tout lui rappelait l'acte monstrueux qu'il avait commis : le corps d'une femme qu'on venait de retirer du fleuve, une réflexion de sa mère qu'il était allé voir et qui lui avait dit :

— Je n'ai pas dormi de la nuit. C'est vrai qu'inconsciemment je pouvais Nicole à ce mariage en pensant à toi plutôt qu'à elle, mais Jean et elle ne se quittent plus. Ils viennent encore de sortir ensemble.

— Toi, au moins, tu m'aimes, avait murmuré René.
— Que veux-tu ? Nicole a grandi plus facilement. Le travail lui était aisé, elle était jolie, l'avenir paraissait lui sourire. Toi, tu as eu une enfance malade. Tu n'aimais que la solitude, tu te montrais insouciant. Tes camarades, tes professeurs ne te comprenaient pas. Mais ton intelligence finira par triompher, tu verras. Crois-en ta pauvre maman et dis-lui ce qui te tourmente actuellement. Une femme peut-être ?
Il était entré en fureur :

— Une femme, pourquoi une femme ? Tu me poses des questions comme un policier. C'est bon, je ne reviendrai plus.

Interdite, affolée, M^{me} Brunel lui demandait pardon et, à la voir si brisée, le jeune homme s'était radouci, avait promis de revenir le lendemain.

Tel un halluciné, il avait continué à déambuler le long des rues et toujours ses pas le ramenaient vers la maison de l'usurière, si bien qu'ayant peut-être perdu complètement l'esprit il monta et... sonna une fois, deux fois, trois fois.

A l'étage supérieur, quelqu'un sortit, criant :
— Vous ne lisez donc pas les journaux ? Vous ne savez donc pas qu'elle a été assassinée, la vieille Orvet ?

Cette apostrophe avait eu le don de glacer Brunel qui, redescendant les marches, avait cédé à l'impulsion de pénétrer dans le logement en réfection. Et il était resté figé sur place car, assis sur un tabouret au milieu de la seconde pièce, il y avait Gallet !

— Ah ! C'est vous qui venez de sonner là-haut ? avait dit le commissaire. Au moins dix personnes, attirées par une curiosité morbide, sont déjà venues rôder dans l'escalier. Mais vous êtes le seul qui ayez sonné. Qu'est-ce que vous espérez ? Regardez dans le coin de ce beau plafond tout neuf cette tache. Vous devinez... le sang d'une vieille femme qui a coulé à travers le

plancher. Allons, vous êtes venu ici pour être seul. Je vous laisse... tout seul!

Il s'était éloigné du pas pesant et assuré d'un juge.

De son côté, Monestier rencontrant Fargeot et Nicole à une fête foraine donna libre cours à sa jalousie.

— Pendant que vous vous divertissez tous les deux, dit-il, des policiers perquisitionnent dans la chambre de votre frère, Nicole. Si vous tenez à en savoir plus long, venez demain chez moi. Je ne parlerai pas devant Monsieur, qui n'est pas encore de la famille. Au revoir.

Jean, après son départ, essaya de rassurer la jeune fille tremblant d'angoisse.

— En nous voyant ensemble, il a compris qu'il vous avait perdue et il cherche à vous inquiéter. Ne croyez rien de tout cela et, surtout, n'allez pas chez lui.

A la même heure, dans le brouillard commençant, Lili voyait surgir devant elle la silhouette fantomale de Brunel. Sa voix lui parvint comme ouatée :

— Lili, me voilà. Je suis seul. On ne peut pas toujours rester seul. On ne peut pas toujours se taire quand on a envie de crier. Ton père m'avait dit : « Le drame, c'est qu'il faut toujours aller quelque part. » Moi, je ne sais plus où aller.

Les doigts de la jeune fille lui effleurèrent légèrement les cheveux.

— Tu as eu raison de venir. Tu n'es plus seul.

— Lili, une femme a été tuée d'un coup de couteau. C'est moi qui l'ai tuée.

— Il fallait que tu l'avoues, ça t'étouffait. Maintenant, te voilà soulagé et si tu as besoin de te cacher, viens chez moi.

Ils partirent, dans le brouillard toujours plus dense, avec l'impression de flotter dans un autre univers et il crut terminé son cauchemar quand il pénétra dans une chambre pauvre mais nette, où le divan-lit était surmonté d'un grand crucifix.

— Ici, personne ne vient jamais, expliqua-t-elle, c'est mon refuge.

Il avait soif. Elle n'avait que de l'eau. Lorsqu'il eut bu, il regarda le Christ comme il avait, auparavant, regardé la tache de sang séché au plafond.

— Dieu m'a rejeté, fit-il, puisque j'ai tué, oui, j'ai tué pour voler.

— Tu n'es pourtant pas un voleur. Tu avais 20 000 francs et tu les as donnés... pour rien.

Ils s'étaient assis à peu de distance l'un de l'autre sur le divan.

— Peut-être l'ai-je tuée, alors, pour protester contre toute l'injustice ou la misère humaines.

— Tuer une femme âgée qui ne peut se défendre, ce n'est pas protester.

— Tu as raison, ce n'est pas encore pour cela. Eh bien, j'ai dû agir par lâcheté. Comme tant d'autres, j'aurais pu continuer mes études en donnant des leçons. Mais je suis un révolté. Je voulais tout avoir d'un coup. Je pourrais aussi prétendre que j'ai voulu sauver ma sœur que j'aime tant.

Il se passait la main sur le front.

— Lili, je ne sais plus pourquoi j'ai commis ce crime. Le meurtrier croit savoir pourquoi il frappe, mais celui qui meurt vient tout brouiller, avec ses yeux, avec son sang... Lili, qu'est-ce qu'il me reste à faire ?

Elle le contemplait avec une infinie et tendre pitié.

— Va te donner. Les hommes de justice te débarrasseront d'une petite part de ton fardeau. Ils ne peuvent pas davantage.

Après, un autre prendra sur lui le reste.

Elle désignait le crucifix.

— La foi, je ne l'ai pas.

— Tu n'en sais rien. Tends les poignets. Quand ils auront lié tes mains, tu n'auras plus qu'à les joindre.

C'est le premier geste de soumission qui compte. Le châtiement n'est rien. C'est le pardon qui délivre.

Il se rebellait.

— Non, ce serait insensé. Je lutterai, je nierai. Je veux m'en aller très loin. Seulement, plus tout seul. Veux-tu ?

Lucide et vaillante, elle imposait silence aux élans de son cœur.

— Laisser les petits, reprit-elle, leur mère à moitié folle, tandis que nous serions traqués par la police et... par la vieille. René, toi tu as perdu ta vie, moi j'ai donné la mienne. Nous ne sommes plus que deux morts, et comment voudrais-tu que deux morts recommencent à vivre s'il n'y avait pas Celui qui les ressuscitait ? Mets-toi à genoux.

— A chacun sa foi, Lili. En mon orgueil, je ne voulais qu'être un homme debout et qui ne plie jamais. Maintenant, regarde.

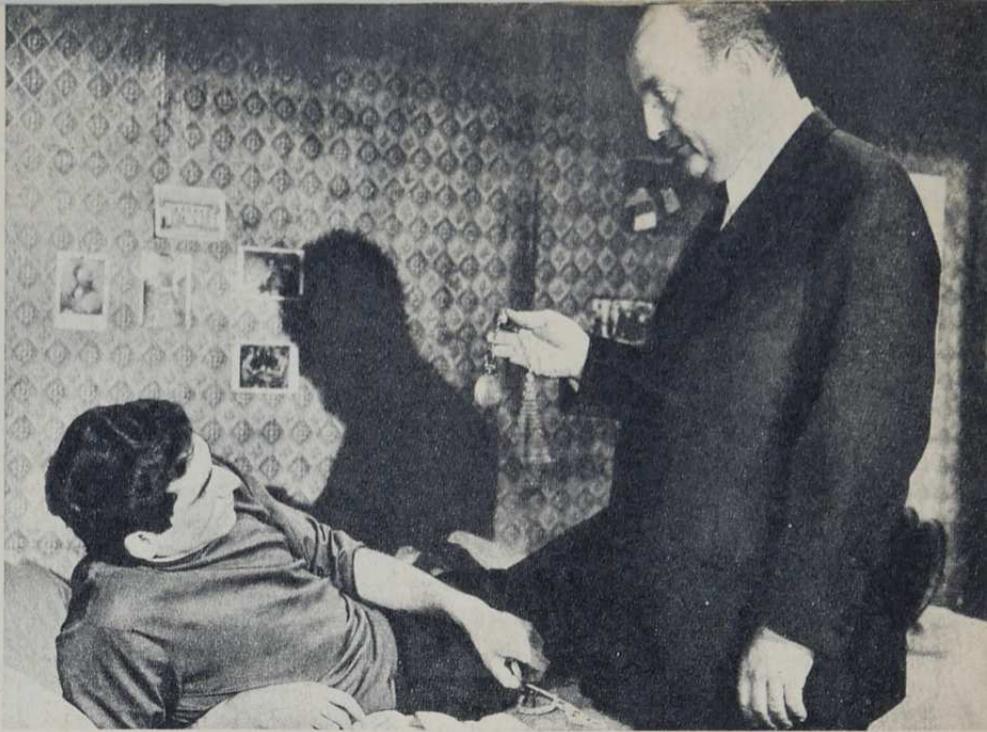
Il s'agenouillait à ses pieds, baisait la chaussure de la jeune fille.

— Que fais-tu ? s'exclama-t-elle.

— Moi, je m'agenouille devant la misère humaine.

On enterrait Marcellin le lendemain matin et c'est à l'église, pendant qu'avait lieu la funèbre cérémonie, que deux inspecteurs qui avaient filé Brunel lui intimèrent tout bas l'ordre de les suivre. Il ne résista pas.

Dans son bureau de la police judiciaire, le commissaire Gallet, fidèle à la guerre des nerfs qu'il avait adoptée comme méthode, le mandait



L'antiquaire laissa choir la montre sur la poitrine de l'étudiant (p. 12).

en sa présence sous un prétexte futile. En réalité, c'était pour le faire assister aux aveux d'André Lesur. Le jeune peintre, visiblement épuisé après un dernier et interminable interrogatoire, et le regard absent, ne répondait plus que par monosyllabes aux questions qu'on lui posait, répétant :

— C'est moi, oui, comme disent ces messieurs, et signait tout ce qu'on voulait.

Gallet dut avoir pitié à la fin et ordonna :

— Foutez-lui la paix, maintenant, qu'il aille dormir.

Et, se tournant vers René :

— Nous avons fait notre devoir. Que l'instruction suive son cours et que le jury se débrouille, n'est-ce pas, monsieur Brunel ? Vous pouvez vous retirer.

Nicole, ne vivant plus depuis la rencontre avec Monestier, s'était décidée à aller le voir. Comme il s'empressait, à son arrivée, de baisser le rideau de la devanture, prise de panique, elle avait protesté et voulu repartir.

— Nicole, avait-il lancé, je vous ai avertie que la police soupçonnait René. La preuve qui lui manque, c'est moi qui l'ai.

Elle était restée, l'avait suivi au premier étage dans un élégant living-room où la lueur du jour ne parvenait que tamisée par d'épais rideaux. Il lui avait offert du whisky qu'elle avait refusé.

Tout en s'en versant deux doigts, il reprenait :

— Il ne dépend que de moi et, par surcroît, de vous, que votre frère soit sauvé. J'ai dans ce secrétaire 5 000 dollars qui lui permettront de gagner la Suisse, d'y continuer ses études à condition...

que vous renonciez à Jean. Quittez-le, il n'en mourra pas. Tandis que moi, si je vous perds... J'ai écrit à la police une lettre anonyme. Je recommencerai.

— Vous êtes un monstre ?

— Et vous, que croyez-vous être ? Il y a deux jours, vous consentiez à m'épouser. Vous rencontrez Fargeot. Et je peux crever, René peut crever, votre mère aussi, l'univers entier. Une fille amoureuse, à votre âge, c'est le pire des monstres ! J'ai fait venir ici des petites filles, je les ai eues pour une paire de chaussures, des bouts de tissus, du chocolat. Votre frère, à vous, a déjà la tête

— Voilà pourquoi je suis ici, dit Gallet, car le coupable, c'est vous ! (p. 12).



sous la guillotine. Moi seul puis le tirer de là et vous ne voulez pas, une fois... une seule fois ?

— Jamais !

Le mot avait à peine jailli que Monestier était sur elle, l'empoignait... Une force soudaine vint à Nicole, elle ne savait d'où. Elle parvint à desserrer l'étreinte, bondit derrière une chaise.

— Si vous approchez... je crie.

Il sembla tout à coup qu'un ressort se brisait en lui. Comme vidé de tout désir, il se laissa tomber sur le canapé. Son masque de cynisme, de cruauté, s'effritait et, au-delà, transparaissait, pitoyable, le vieillard.

— Dans la commode, à côté de vous, dit-il d'une voix changée, ouvrez le premier tiroir. Faites-le, allons, petite sottise.

Elle obéit, découvrit un revolver.

— Prenez cette arme, elle est chargée, et visez-moi. Vous voilà la plus forte, défendez-vous.

Il marchait de nouveau vers elle.

— Eh bien, qu'attendez-vous ! Vous sauvez René, vous sauvez votre vertu et vous me donnez la paix, enfin !

Il avançait toujours, à pas lents.

— Vous croyez que je n'oserais pas tirer ? s'écria-t-elle affolée.

Elle pressa la détente. La balle partit, un vase de cristal vola en éclats.

— Raté, fit-il, bien qu'un peu de sang coula sur sa joue. Comme les petites filles sont maladroites ! Recommencez.

Il était tout proche.

Elle appuya encore sur la gâchette, mais l'arme s'était enrayée.

Il lui enleva le revolver, l'envoya rouler au loin.

— Ainsi, Nicole, tu ne m'aimeras jamais, tu ne pourras jamais ?

Elle secoua la tête.

Il lui tendit la clef de l'appartement.

— Tiens, ouvre et sauve-toi, vite, vite.

Elle s'enfuit.

Antoine Monestier répara l'arme, la mit dans sa poche et quitta la maison.

Un écriteau était collé à la porte de Brunel lorsque l'antiquaire atteignit la chambre :

Vous arrivez trop tard.

Doucement, Monestier tourna la poignée et entra.

René était étendu sur son lit sa manche de chemise relevée découvrant le poignet gauche. Entre ses doigts, luisait un rasoir.

— Vous m'avez fait peur, Brunel, avec votre inscription, dit Antoine.

— Fichez-moi la paix !

— Même si je vous apporte un joli cadeau ?

Il sortait de sa poche la montre et la laissait choir sur la poitrine de l'étudiant.

René lâcha le rasoir, saisit la montre et la serrant contre lui, puis la glissant dans son gilet :

— Vous me sauvez la vie.

— Je vous sauve de la police, ce n'est pas la même chose. Aussi, méfiez-vous, d'un crime réussi on peut s'accommoder mais, vous et moi, nous avons tué pour rien. Ça, mon ami, c'est plus désagréable que la police. Tenez, je ne peux plus me supporter. Adieu.

L'antiquaire, sur le palier, croisa Gallet qui lisait l'écriteau.

— Il s'est tué ? demanda-t-il.

— Non.

— Alors, qui arrive trop tard ?

— Vous.

— Je pense, au contraire, que j'arrive encore trop tôt.

Au bruit de la porte que refermait le commissaire, Brunel se retourna.

— Tiens, voici un paquet de dollars, fit Monestier. Là où je vais, ils n'ont plus cours (p. 12).



Gallet encerclait les poignets de Brunel (p. 13).

— Encore vous, fit le jeune homme. Je vous avertis que votre petit jeu ne m'impressionne plus du tout. Mais, si ça vous amuse, que voulez-vous savoir ?

— Comme vous êtes agressif et sûr de vous, ce matin. Je voudrais connaître votre sentiment au sujet des déclarations du pauvre André Lesur.

— Je ne crois pas un traître mot des aveux que lui extorquèrent vos collaborateurs.

— C'est possible. Seulement, vous doutez-vous de ce qu'il risque si personne ne vient à son secours ?

— C'était à vous d'arrêter un dégoûtant interrogatoire.

— Et si j'ai laissé faire exprès pour mettre l'assassin de M^{me} Orvet dans une situation délicate ?

— Allez le trouver et faire appel à ses bons sentiments.

— Voilà pourquoi je suis ici, car le coupable, c'est vous.

— Si vous avez une telle certitude, prouvez-le.

— Justement. Je vous ai déjà vu avec l'aveu au bord des lèvres, mais la preuve je suis sûr que c'est vous qui me l'apporterez bientôt, en personne !

— Vous délirez.

— Parfait, je vous quitte. Tâchez de ne pas trop penser à l'autre... dans sa prison.

— Et si je prenais la fuite ?

— Vous reviendriez. Pour des êtres de votre trempe, il y a des souvenirs qui pardonnent moins que la justice. Cependant, dans le cas où vous vous décideriez sérieusement, laissez donc un petit mot très clair... avec une preuve... pour le petit peintre. Merci d'avance.

Et René resta seul, le front caché dans ses mains qui tremblaient convulsivement.

Faut-il croire que, le plus implacable des juges, nous le portons en nous et qu'il nous condamne sans retour ?

Tout le reste de la journée, l'antiquaire erra sur les berges du fleuve. A la nuit, le brouillard monta, comme toujours, enveloppant toutes choses de son suaire. Lili, au bout de son quai, entendit des pas. Une ombre s'apprêtait à la dépasser. Elle fit :

— Plus loin, vous ne trouverez plus personne.

Antoine s'approcha, la dévisagea :

— Comment t'appelles-tu ?

— Lili.

— Eh bien, Lili, tu seras la dernière personne que j'aurai vue sur la terre.

— Ne dites pas de bêtises et venez une heure avec moi, vous n'aurez plus d'idées noires.

— C'est vrai que tu as de jolis yeux, de beaux cheveux, justement tout ce qui me plaisait, mais il est trop tard, Lili. Tiens, voici un paquet de dollars. Là où je vais, ils n'ont plus cours. Je te les donne, fais-en ce que tu voudras.

Il disparut, le linde de brume se refermant sur lui. Quelques secondes s'écoulèrent. Lili perçut une détonation assourdie suivie du plouf d'un corps tombant dans l'eau. Serrant dans son corsage la liasse de dollars, elle partit en courant.

Dans sa chambre, maintenant, René comptait fébrilement les billets que venait de lui remettre Lili.

— Il y a 5 000 dollars, murmura-t-il. Nous vivons une journée de miracles. Il y avait une preuve contre moi. Elle n'existe plus. Et, avec cette somme, c'est deux ans de vie tranquille en Suisse. Partons tout de suite, Lili.

— Tu ne crois pas aux miracles, interrompit la jeune fille.

— Je crois à la chance, si tu préfères. Et quand elle nous sourit, tu retournerais sur le quai pendant que j'irais me dénoncer ? Tu perds l'esprit.

Il la prenait dans ses bras pour lui insuffler toute l'ardeur de son nouvel espoir.

Elle l'écarta doucement :



COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 2.)

plusieurs (?). Frivole Ondine, vous êtes sympathique, et le fait d'émailler vos lettres de citations prouve une certaine érudition. Connaissez-vous ces deux phrases de Sacha Guitry : « Le Théâtre est né de l'Église, elle ne le lui pardonnera jamais. Jalousie de métier », et « Tous les hommes sont de bons comédiens... à part quelques acteurs. » Tout pour Georges, pourquoi dites-vous « Pierre Blanchard fut un des acteurs préférés. Avez-vous cessé de l'aimer parce qu'il vieillit ? Il a raison de ne plus tourner de films s'il ne trouve plus de rôles à la mesure de son talent, mais il fait encore du théâtre. Derniers films vus : Le Rendez-vous de Hong-Kong, assez banal mais bien joué et beaux paysages. Scander-Beg et L'Antiope d'or : deux films russes. Le dernier est un conte merveilleux, » etc.

Réponse. — Vous êtes intelligente, « Ondinette », et vos opinions pourraient donner matière à de nombreuses discussions... si nous en avions la place et le temps ! Je ne suis pas d'accord avec vous au sujet des imitateurs. Leurs numéros ne sont pas toujours cruels, et il faut un véritable talent pour imiter à s'y méprendre la voix et les gestes d'un comédien. Ces derniers n'en sont pas du tout fâchés, au contraire, ça leur fait de la publicité. Et j'ai vu des vedettes célèbres qui venaient applaudir leur imitateur et qui le félicitaient chaudement. Pourquoi dites-vous qu'il n'y a plus d'acteurs de génie ? Comment qualifiez-vous un Fresnay, un Pierre Brasseur, une Anna Magnani, une Bette Davis ? Et quels sont, à votre avis, les « génies » de 1890 ou de 1900 ? Je serais heureux que vous me les citiez. Ceci dit, je vous le répète, vos lettres sont intéressantes et j'espère vous lire souvent. Amitiés sincères.

ALWAYS FAITHFUL. — « Non, je ne suis pas anglaise, mais algérienne. J'espère que mes futurs copains m'accepteront au courrier, sinon... j'ai des griffes ! Je me présente : cheveux châtain très clair, yeux verts, 1^m,65, très sportive. Il paraît que je suis mignonne (mais voyons donc, j'en suis bien sûr !). Étudiante, je désire poursuivre mes études bien que n'ayant pas de but précis, mais je pars de ce principe : « On n'en sait jamais trop », êtes-vous de mon avis, cher C. A. (C'est une théorie, évidemment, mais il y a tout de même des choses sur lesquelles il vaut mieux ne pas en savoir trop. La connaissance universelle est parfois l'ennemie de la fraîcheur et de la sensibilité.) Je respecte tout particulièrement la beauté de Brigitte Bardot, à qui je ressemble paraît-il quand je relève mes cheveux (d'où le respect, naturellement !). Je la trouve belle, formidable, tout ce qu'on voudra, mais sans talent. Qui est de mon avis ? Ensuite Elisabeth Taylor : beauté. Michèle Morgan, beaucoup de talent, un reste de beauté (le « reste » est un peu dur ?). Leslie Caron, que j'aime pour la danse, bien entendu. Hommes : Jean Gabin et Raymond Pellegrin, les deux naturalistes de l'écran (pourquoi naturalistes ? Ils empaillent donc des animaux ?). Liana, beauté des îles, voulez-vous, malgré votre orgueil (sic), accepter les amitiés d'une nouvelle ? Folle Gitane, je suis de votre avis au sujet du flirt, tout a des limites. Mais je n'admets pas que cette mollesse (sic) de Marina Vlady — qui fait d'ailleurs un contraste inqualifiable avec Eddie Constantine — puisse prairer le courrier à ses côtés. »

Réponse. — Vous êtes charmante, ma chère nouvelle, et si je vous ai mise un peu en boîte dans mes parenthèses, ne m'en veuillez pas : c'est le sort que je réserve aux plus mignonnes. Votre lettre me prouve que vous êtes encore très jeune, bien que vous ayez l'écriture d'une femme accomplie. Envoyez-nous une photo dès que possible, et revenez-nous avec la même fraîcheur ! A bientôt.

TYROLIENNE DU BENGALÉ. — « Étant une jeune fille qui aime rigoler et s'amuser, je demande une

(Suite page 15.)

— Où tu vois de la chance, je vois, moi, autre chose. Dieu, en supprimant la preuve, en te donnant l'argent, te laisse libre de choisir : ou te sauver toi, ou sauver celui qui est en prison. Pars pour la Suisse, pour n'importe où, d'ailleurs, la vieille sera du voyage... Entre elle et moi, il faut choisir, René. Si tu pars, c'est avec elle. Si tu restes, c'est avec moi.

Gallet était assis à la table de son bureau quand on frappa. Il répondit :

— Entrez !
Et René fut devant lui.

En un dernier sursaut d'orgueil, il parla :

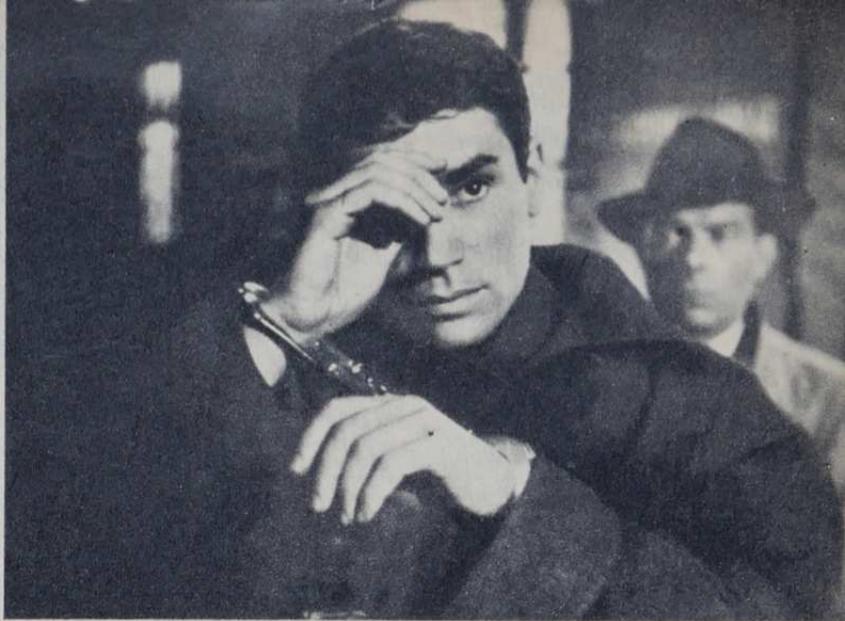
— Monsieur le Commissaire, je tiens à préciser d'abord mon mépris pour la police. Elle est chargée de maintenir l'ordre et l'ordre c'est maintenir les riches dans leurs privilèges, les pauvres dans leur misère. Cet ordre, je ne l'accepterai jamais. Et, maintenant... ce n'est pas André Lesur qui a tué. Je vous en apporte la preuve.

Il posait la montre en or sur la table.

— Cet objet, je l'ai repris... après.

Gallet se levait. Sous le masque d'impassibilité qu'il s'imposait, un léger mouvement des lèvres, une lueur dans le regard dénotaient une sensibilité que n'avait pas émusée la profession qu'il exerçait. Il n'y avait aucune nuance de triomphe dans ses paroles lorsqu'il répondit :

— Merci. Si méprisables que vous jugiez les défenseurs de l'ordre que nous sommes, nous indiquerons, dans notre rapport, que vous



René, levant à son tour ses mains enchaînées, maladroitement, esquissa le même geste... (p. 13).

vous êtes présenté spontanément (il détacha le mot) pour sauver André Lesur d'un mauvais cas.

Puis il prit une paire de menottes.

— De l'ordre, il en faut, monsieur Brunel. Vos mains.

Il lui encerclait les poignets.

Devant le commissariat, il y avait un fourgon de la police. René parut entre deux agents. Tandis qu'on ouvrait la portière, il aperçut Lili, debout au bord du trottoir. De ses yeux lumineux si pleins de vaillance, de ses lèvres si compréhensives, elle lui sourit et puis leva la main en un large signe de croix.

Alors René, levant à son tour ses mains enchaînées, maladroitement, esquissa le même geste, le geste de la Rédemption.

FIN

Dans 5 mois vous aurez une bonne situation

dans un service COMPTABLE ou comme STENO-DACTYLO, grâce à la nouvelle Méthode de formation professionnelle accélérée - avec travaux pratiques chez soi - de l'ÉCOLE PRATIQUE DE COMMERCE PAR CORRESPONDANCE à Lons-le-Saunier (Jura).

Nombreux, brillants succès aux C.A.P.

★ Demandez aujourd'hui le Guide gratuit n° 151 auquel sera jointe la liste renouvelée chaque semaine des situations offertes à Paris, en Province, aux Colonies.



HOROSCOPE DU BONHEUR

Réussite stupéfiante. Affaires, amour, envoyer 4 timbres, date naissance, enveloppe timbrée à : U. RICHARD, B. P. 125, Nice (A.-M.).



AUTOMOBILISTES, CAMPEURS, ISOLÉS, CONVOYEURS, une arme d'auto-défense et d'alarme, calibre 6 mm, 6 coups, automatique, vente et port libre, sans formalités, indispensable à votre sécurité ; munitions d'essai fournies. Exp. contre remboursement de 3.500 francs ou virement à notre C. C. P. 951-42, Dijon. LEVET, expert-armurier, VESOUL (Haute-Saône). — Téléphone 731.

LE FILM COMPLET

vous présente la liste de ses derniers numéros parus actuellement disponibles :

NUMÉROS A 20 FRANCS

- 461. — Alerte au Sud. — Une vie d'amour.
- 462. — Le Détrouqué. — L'étrange désir de M. Bard.
- 463. — La rage au corps. — Le Port des Passions.
- 466. — Nuits andalouses. — Le Pirate des Sept mers.
- 469. — La Sorcière Blanche. — Un grand séducteur.
- 471. — Le Guérisseur. — Quai des Blondes.
- 472. — Les Fruits sauvages. — La Vie de Jean Valjean.
- 473. — Le Trésor du Guatemala. — Dortoir des Grandes.
- 474. — Qui est sans péché. — Cinq mariages à l'essai.
- 476. — Avant le Déluge. — Le grand Pavois.
- 480. — Les femmes s'en balancent. — Les Amants de la Villa Borghèse.
- 483. — Par ordre du Tsar. — L'aventurier de Séville.
- 485. — La route Napoléon. — Châteaux en Espagne.
- 489. — Marchandes d'illusions. — Raspoutine.
- 490. — Orage. — Leguignon guérisseur.
- 491. — Secrets d'Alcôve. — Station terminus.
- 493. — La pensionnaire. — Le Rouge et le Noir.
- 495. — Nous... les coupables. — La Castiglione.
- 501. — Escalier de Service. — La belle Otero.

NUMÉROS A 30 FRANCS

- 509. — Patrouille des Sables.
- 512. — L'Air de Paris.
- 513. — Le maître de don Juan.
- 521. — Sulfes cet homme.

NUMÉROS A 20 FRANCS

- 547. — Le cercle infernal.
- 553. — L'affaire des poisons.
- 555. — La Cuisine des Anges.

- 557. — Le rendez-vous de Hong-Kong.
- 559. — Une fille épatante.
- 560. — Le Seigneur de l'Aventure.
- 561. — Lola Montès.
- 562. — Fantaisie d'un jour.
- 564. — La Môme Pigalle.
- 566. — 7 ans de réflexion.
- 568. — Les aventures de Gili Blas.
- 570. — La meilleure part.
- 571. — Senso.
- 572. — Les Implicables.
- 574. — Tout chanie autour de moi.
- 575. — Pour que vivent les hommes.
- 578. — Les îles de l'Enfer.
- 577. — La main gauche du Seigneur.
- 580. — Je plaide non coupable.
- 581. — Ces sacrées vacances.
- 582. — Le secret de Sœur Angèle.
- 583. — La colline de l'adieu.
- 584. — L'odyssée du capitaine Stève.
- 585. — Les Pépées au Service secret.
- 586. — Quand vient l'amour.
- 587. — Ce soir, les jupons volent.
- 588. — Tu seras un homme, mon fils.
- 589. — Goubblah, mon amour.
- 590. — Chéri, ne fais pas le zouave !
- 591. — Volé le temps des assassins.
- 592. — La traversée de Paris.
- 593. — Haine, Amour et Trahison.
- 594. — Elena et les hommes.
- 595. — Les rats.
- 596. — Les assassins du dimanche.
- 597. — La Mousson.
- 598. — Paris-Coquin.
- 599. — Trapèze.
- 600. — Le bouffon du roi.
- 601. — L'impudique.
- 602. — Till l'espiègle.
- 603. — Alerte au 2^e bureau.
- 604. — La chance d'être femme.
- 605. — La mort en ce jardin.
- 606. — Les lumières du soir.
- 607. — Soupçons.
- 608. — Folles-Bergère.
- 609. — Vêtu ceux qui sont nus.
- 610. — Mitsou.

Chaque numéro est envoyé franco contre 20 ou 30 fr. Adresses vos demandes à FILM COMPLET, 43, rue de Dunkerque Paris-X^e. C. C. P. Paris 259-10.



Cuisine cinématographique.

Si quelques rares producteurs cherchent obstinément la formule qui leur permettra de « sortir » un chef-d'œuvre, la plupart ont des prétentions beaucoup plus modestes : ils visent avant tout à fabriquer des bandes d'une valeur commerciale sûre et répugnent à s'exposer aux aléas que comporte toute formule inédite. Ayant étudié à fond les goûts et préférences du public, ils lui mijotent les plats qu'il aime et M^{me} Ilse Kubaschewski, la grande productrice allemande, a établi ainsi la recette qui lui a permis de gagner à coup sûr : 1° Titre attrayant et extrait si possible d'une chanson populaire; 2° Personnages principaux sympathiques; 3° Happy-end (fin heureuse) obligatoire, même si elle arrive de façon imprévue; 4° Fond sonore ininterrompu; 5° Belles images de la nature intercalées entre les scènes d'action ou d'amour; 6° Proscrire les back-flashes (retours en arrière), qui indisposent la plupart des spectateurs.

Le strip-tease est décidément d'un bon rapport. La vedette américaine du genre, Annie Becker, a obtenu un contrat de 350 millions de francs pour se produire pendant dix ans sur la scène d'un music-hall de San Francisco, avec sept semaines de vacances annuelles et le droit de faire du cinéma à ses moments perdus. Quant à Norma Sykes, alias Sabrina, vedette de la télévision britannique à qui elle réserve le spectacle de sa gorge sculpturale (spectacle qui se passe de commentaires puisqu'elle n'a jamais à ouvrir la bouche), elle a assuré ses 104 centimètres de tour de poitrine pour une somme de cent millions.

POUR fêter ses noces d'or — son premier film ayant été réalisé en 1907 — Hollywood a invité trois cents journalistes américains à participer à des réjouissances qui dureront cinq jours.

A L'OCCASION du dernier tour de manivelle du film tiré de « La Petite Hutte » d'André Roussin, la Metro-Goldwyn a organisé un concours dont le premier prix était une petite île de l'archipel des Fidji dans le Pacifique. Cette île, qui s'appelait Yawalu, a été rebaptisée Ava-Ava en l'honneur d'Ava Gardner, la vedette du film.

VICTOR VICAS, le réalisateur de « Je reviendrai à Kandara », est français bien qu'étant né à Moscou et ayant appartenu à l'armée américaine. Ce cosmopolite prédestiné a en outre tourné des films dans une dizaine de pays différents, dont Israël, la Turquie, la Hollande, la Yougoslavie.

CHOSE curieuse, le personnel féminin est très rare à Hollywood, — artistes mises à part bien entendu. Une seule productrice, Harriet Parsons, contre 180 producteurs. Une seule spécialiste de la mise en scène, Ida Lupino (qui est aussi actrice) contre 600 metteurs en scène. Une seule directrice artistique contre 215 directeurs; 9 monteuses contre 186 monteurs; 175 scénaristes femmes contre 1 400 scénaristes masculins... et pas une seule représentante du beau sexe en face des 210 chefs opérateurs de la Mecque du cinéma.

DARRYL ZANNUCK, le producteur américain, prépare depuis de longs mois un film sur Staline, mais il en tient encore le titre secret et n'a pas encore choisi l'acteur qui aura la lourde tâche

d'incarner Staline. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il hésite entre des comédiens aussi dissemblables que James Mason, Yul Brynner et Kirk Douglas.

Le lieutenant William Walker, du sous-marin américain « Halbeak », a été reçu au palais de Monaco par la princesse Grace à laquelle il a remis un ours en peluche marron, don de l'équipage de son navire pour « Madame Caroline ».

L'OPTIMISME de Groucho Marx ne se dément pas. Ayant reconquis son public grâce au « petit écran », il vient de signer un contrat de douze ans avec la télévision américaine. « Comptez-vous aussi refaire du cinéma ? » lui a demandé un journaliste. « Peut-être, a répondu Groucho, mais rien ne presse. Je n'ai que soixante ans. »

RAYMOND OLLIVER, qui est chargé de démonstrations culinaires devant les caméras de la télévision, dit que le test le plus probant, pour juger de la qualité de ses plats, est l'empressement que mettent les techniciens du studio à les déguster sur place dès que l'émission est terminée.

REGAGNANT les États-Unis après un séjour de dix-sept mois en Italie, en France et en Angleterre, Gloria Swanson a annoncé qu'elle avait entrepris d'écrire ses mémoires. Elle a déclaré que, d'un naturel gourmand, elle s'étendrait longuement sur le rôle qu'a joué la cuisine dans sa vie. Mais elle s'est refusée à donner une indication sur la manière dont elle... assaisonnerait les innombrables personnalités qu'elle a connues au cours d'une existence bien remplie. Certaines de ces personnalités sont, paraît-il, assez inquiètes...

LA PIE BORGNE.

A PROPOS D'ÉTOILES ★★★



Notre journal, consacré aux étoiles de l'écran, ne pouvait négliger les étoiles du ciel... Chaque semaine, nous étudierons soit un signe zodiacal tout entier, soit un ou deux décans de ce signe, par rapport au ciel du moment. Cette formule, différente de celle qui vous est offerte partout, aura, nous l'espérons, l'agrément de nos lecteurs et de nos lectrices.

SI VOUS ÊTES NÉS ENTRE LE 3 ET LE 12 OCTOBRE, vous appartenez au deuxième décan de la Balance. Nous ne reviendrons pas aux généralités se rapportant au signe entier et dont nous avons parlé dans notre précédent article. Nous considérerons cependant que votre décan incline au pessimisme et aux sautes d'humeur, ce qui, si vous n'y veilliez, diminuerait vos chances. Le Destin aime qu'on lui sourit et qu'on lui fasse confiance ! Mais vous pouvez transformer ces dispositions en profondeur d'idées, en sagesse ! A vous de réaliser ce petit effort pour une vie meilleure. Comme le signe entier, vous bénéficiez depuis les derniers mois de 1955 de chances particulières. Elles vont être pour vous, plus sensibles à partir d'octobre 1957 et jusque vers octobre 1959, pour reprendre, à l'égard de la fin du décan, de février à août 1960 ! Occasions nouvelles..., revanches..., rencontres... Autant d'opportunités heureuses que vous partagerez plus faiblement avec le deuxième décan de la Vierge (3-12 septembre) et du Cancer (2-11 juillet) au même degré que vous-mêmes avec le deuxième décan des Gémeaux (1-10 juin) tandis qu'en bénéficieront plus intensément

le deuxième décan du Bélier (31 mars-9 avril) et du Sagittaire (2-11 décembre). En outre, 1957 vous promet des appuis solides (de mi-janvier à mi-juin puis à partir d'octobre). Ces périodes seraient également à choisir pour une réconciliation familiale. Notons qu'à un degré plus faible ces aspects touchent le deuxième décan du Scorpion (2-11 novembre) et du Capricorne (1^{er}-10 janvier) au même degré que vous-mêmes, le deuxième décan du Verseau (31 janvier-9 février), enfin au plus haut degré les deuxièmes décans du Lion (3-12 août) et du Bélier (31 mars-9 avril). Ils seront, quoi qu'il en soit, surtout compensateurs pour le Lion, le Scorpion et le Verseau... Revenons à vous-mêmes pour noter qu'à partir du 6 octobre et jusqu'à fin décembre pourront fleurir pour vous les contrats avantageux, du 6 octobre au 23 novembre pour la première moitié du décan en particulier, à partir du 24 novembre pour la seconde moitié. En bref, une belle et bonne, et sans doute brillante année où vos chiffres seront les 4, 8, 10, vos couleurs, sombres, vos vêtements, classiques, aucune pointe d'originalité, voire d'excentricité à partir d'octobre.

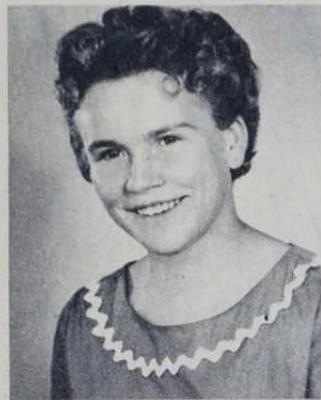
MITHUNA.

COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 13.)

petite place dans votre monde. (Allez-y, ne vous gênez pas ! Dans notre monde, on rigole tout le temps !) J'ai dix-huit ans, 1^m54, yeux verts, cheveux châtain et je suis trop dodue à mon gré. (Mais c'est charmant d'être dodu !) J'adore le cinéma, et j'aime aussi être accompagnée d'une personne qui partage ce goût (ah, ah ! Vous aimez le « cinéma à deux » ?). J'ai vu récemment trois films qui m'ont enchantés : L'Homme tranquille, Prisonniers du marais, Titanic. Mes artistes préférés sont Gary Cooper, Gregory Peck, Errol Flynn, Cary Grant, Ray Milland, Ingrid Bergman, Jane Peters, Debra Paget. (Pauvres artistes français, ils n'ont pas vos suffrages, à ce que je vois !)

Je viens de faire un séjour en Allemagne et j'ai vu aussi de très bons films. »



Tyrolienne du Bengale.

Réponse. — « Entrez donc, charmante nouvelle, — vous qui venez de la Moselle, — et si vous aimez rigoler, — rien de tel que notre courrier ! » Dites donc, c'est pas tous les jours que je fais des vers pour souhaiter la bienvenue aux Courriéristes, j'en suis épaté moi-même ! Vous avez l'air d'une jeune fille simple, charmante et très gaie, mais je jurerais bien que sous votre sourire se cache une certaine timidité ! Vous devez être sentimentale, mais prudente et sage, et je crois que vous devez pouvoir être un très bon « copain » pour ceux qui vous entourent. Est-ce votre papa qui est photographe, si j'en juge par votre papier à lettres ? Et, dans ce cas, l'aidez-vous ? En effet, le cinéma allemand a l'air de se réveiller singulièrement, et l'on y fait de très bons films. Ceci dit, amitiés et à bientôt !

NICKY-PETER. — « Je suis dans une colère folle de n'avoir pas été publiée, et je vous tire la langue (mais je ne suis pas médecin). Je suis très heureuse de l'élection de Cogito, ergo sum, et je lui envoie une couronne de baisers qui sera sa plus belle parure. (Eh bien, vous, au moins, vous estimez vos baisers à leur prix !)

Bravo Chyta, tu as bien mérité le trône, mais écris vite ! J. Ryan, Chevalier du Ciel, bravo pour ta réponse à La Red. Moi aussi je crois que si certaines jeunes filles savaient se tenir les garçons resteraient plus tranquilles, mais je trouve qu'ils ont raison d'en profiter, quand l'occasion leur est offerte. Un gros baiser pour te guérir de ta blessure (après le baiser couronne, voilà le baiser remède... décidément, on n'arrête pas le progrès !). Tapioleha, tu es injuste, Christian-Jaques est un bon metteur en scène, il l'a prouvé, et s'il met la « poitrine de sa femme » en premier plan, c'est que Martine a aussi autre chose : du talent. Je suis certaine que s'il n'y avait pas de Marilyn, de Gina ou de Martine, le cinéma serait bien vide (ah ! ça, oui, elles le remplissent !). Mais le tour de poitrine ne fait pas tout, et si ces artistes n'avaient pas de talent elles ne seraient pas aussi célèbres. (Bravo !)

Magali, je te trouve formidable, veux-tu être mon amie ? Je ne crois pas que Diana Dors, ni aucune autre, puisse éclipser Marilyn Monroe. Diana est tout juste bonne à représenter une maison de

charcuterie (oh ! mademoiselle). Pourtant j'aime les pin-ups, mais celle-là me casse les pieds (on s'en doute !), Margot la Brune, je comprends votre chagrin, car j'ai été comme vous, mais réagissez ! Je vous conseille de vous intéresser aux plantes, c'est ce qui m'a sauvée. Bon courage et à bientôt. Corsaire Noire, tu es une prétextieuse, et je souhaite qu'un de ces hommes que tu fais — soi-disant — marcher te donne une bonne leçon. Chimène, je ne crois pas que le chagrin de la fiancée soit aussi violent que celui de la femme, mais toutes deux sont bien à plaindre. Rossana Guétary, vous trouvez les hommes bêtes ? Pas autant qu'ils en ont l'air. Vicieux ? A qui la faute ? Moi j'adore les hommes (sic) et c'est parmi le sexe fort que se trouvent les plus solides amitiés. Pour finir, la Môme j'm'en foutiste doit avoir beaucoup de relations parmi les animaux, à en juger par les qualificatifs qu'elle vous adresse, messieurs ! J'espère que vous allez réagir ! Pour terminer, de nombreux baisers aux Courriéristes masculins. »

Réponse. — En tant qu'homme, je ne puis qu'accueillir à bras ouverts cette véhémente amie de notre sexe. Elle peut compter sur notre appui, n'est-ce pas messieurs ? Ça n'est pas si souvent qu'une femme dit du bien de nous dans le courrier ! Je suis tout à fait d'accord avec vous en ce qui concerne Martine, Marilyn et compagnie. Il y a des milliers de femmes qui possèdent une plastique incomparable et qui essaient de faire du cinéma. Seulement, devant la caméra, c'est une autre affaire : elles se révèlent incapables de dire un texte correctement et elles ont la sensibilité d'un bout de bois. Si quelques-unes sont célèbres, c'est parce qu'elles ont autre chose que leur académie, sinon la concurrence serait vraiment innombrable ! A bientôt, gentille « Nicky-Peter », quelle est la signification — secrète — de ce pseudo ?

LA CHATELAINE DU SAHARA. — « Je suis algérienne d'origine française, vingt ans, brune aux yeux noirs, on me dit jolie et bien faite (ce « on » est toujours pour une femme le plus merveilleux des amis... et « on » a sûrement raison !), Mariée à un homme de vingt-trois ans qui a de belles qualités (sic) je suis heureuse et pas tout à fait d'accord avec les Lianettes. J'ai vécu trois ans au Sahara, d'où mon pseudo (ne seriez-vous pas Antinea, par hasard ? Je la cherche depuis si longtemps !). Artistes préférés : Massimo Serato, Gianna-Maria Canale, J.-C. Pascal, Susan Hayward, Pedro Armendariz, Françoise Arnoul, Michèle Morgan, Ann Blyth, Stewart Granger, Curt Jurgens. Derniers films vus : Stratégic air command : très bien, June Allyson, épatante. Larmes d'amour : pas mal, Yvonne Samson a du talent. La Chatelaine du Liban : formidable ! Gianna-Maria Canale est belle à la perfection et très bonne actrice. Dans le duel Gina-Sophia je reste impartiale, chacune à son genre. Quant à Brigitte Bardot elle a les mollets aussi gros que les cuisses, et ce n'est pas pour l'avantager. Quelques messages : La Panthère, amitiés, mais vous êtes bien dangereuse. Amitiés à Rose d'Afrique, d'où êtes-vous au juste ? Oriane d'Alger, chère compatriote, dans quel coin nichiez-vous ? Quel est l'avis des Courriéristes sur Gianna-Maria Canale, cette incomparable actrice ? »

Réponse. — Encore une femme mariée de plus dans le courrier ! Bientôt, si ça continue, les célibataires seront rares ! Savez-vous, ma chère amie, que les Courriéristes d'Alger sont fort nombreux ? Depuis que la rubrique existe, il y en a eu plusieurs centaines. En effet, on ne parle pas beaucoup de Gianna-Maria Canale qui est pourtant fort belle et qui joue bien. Mais à Paris nous n'avons vu qu'un nombre limité de ses films. J'ai donné un jour sa biographie et je la redonnerai si vous le désirez. Je suis certain que vous êtes aussi jolie qu'« on » le prétend, et pour le prouver envoyez-nous une photo ! Bien-venue et bonnes amitiés.

LE CAMERAMAN AMOUREUX.



A VOUS
POUR SEULEMENT 1.000 FR

seulement à réception et 7 mensualités discrètes de 1.250 fr. Dernier modèle de Besançon. Avec Certificat Officiel de Précision 2 Étoiles, du Centre Technique de l'Industrie Horlogère (poinçon insculpé).

Antichoc, étanche, antithermique, antimagnétique, ressort incassable. 17 rubis. Boîtier plat, plaqué or poinçonné. Cadran [frappé, guilloché, doré. Chiffres dorés relief]. Bracelet moss luxe.

Avec 3 Garanties signées : Garantie totale (même accidents) d'un an. Garantie de fabrication de 5 ans. Et, si vous n'êtes pas ravi : retournez la montre dans les 15 jours : nous vous rembourserons aussitôt, intégralement. Écrivez aujourd'hui à

START SERVICE N° 18
14, Rue des Granges BESANÇON

REUSSIR ? En amour, en affaires, Oui, c'est possible ! Envoyer 4 timbres, date naissance, enveloppe timbrée à : U. SIMON, B. P. 416, Nice. Vous serez stupéfié !



LE RECTIFICATEUR BREVETÉ réforme, en dormant, les nez disgracieux. Notice sous pli fermé 2 timb. Écrire : RECTIFICATEUR AMERICAIN N° 55 ANNEMASSE - FRANCE (En Vente aussi Pharmacies)

♦♦ MAIGRIR ♦♦
sans DROGUES... sans RÉGIMES... sans MASSAGES... ni CULTURE PHYSIQUE...
Méthode SORDEL
M. R. LEGROS - B. P. 14 - NOISY-LE-SEC.

APPRENEZ A DANSER
seul, en quelques heures, danses en vogue et claquettes. Notice c. envelop. timb. RIVIERA-DANSES, F. C. 43, rue Pastorelli, NICE. Méthode facile, succès garanti.

VOTRE PHOTO REFLÈTE VOTRE AVENIR NE RESTEZ PAS DANS L'INQUIÉTUDE

M^{me} AMY Voyance sur photo. Prédit dates exactes. Écrire B. P. 112, r. Mercœur, Paris-11^e.

Vient de paraître :
4 ROMANS N° 98
COMPLÈTS
BOURVIL et Jean GABIN
TOUS LES MOIS - 64 PAGES : 50 francs
En vente partout et à FILM COMPLET, 43, r. de Dunkerque, PARIS-10^e
C. C. P. 259.10

Jeudi prochain, dans le n° 612 du
FILM COMPLET
L'HOMME AUX CLEFS D'OR
AVEC
Pierre FRESNAY
ET
Annie GIRARDOT

U. HOMME AUX CLEFS D'OR
PIERRE FRESNAY, ANNIE GIRARDOT, GIL VIDAL

Dans le n° 2 de
Pschitt AVENTURES
MEXICO KID



4 HISTOIRES COMPLÈTES :
MEXICO-KID
BOB FLAPI
HURRICANE-KID
.....

Pschitt AVENTURES
est en
VENTE PARTOUT
chaque mois : 50 fr.

DEVENEZ SCÉNARISTE
Comment écrire et vendre des scénarios. Notice F : 30 francs en timbres. ALC, 9, rue de Hanovre, PARIS (2^e).

JENNIFER JONES
(Fox.)

